HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

I
8821
75

ESQUISSES VÉNITIENNES

DU MÊME AUTEUR

Poésie.

PREMIERS POÈMES . . . . . 1 vol.
POÈMES . . . . . 1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS. . . . . 1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE . . . . . 1 vol.
LA CITÉ DES EAUX. . . . . 1 vol.
LA SANDALE AILÉE. . . . . 1 vol.
LE MIROIR DES HEURES. . . . . 1 vol.
1914-1916 . . . . . 1 vol.

Roman.

LA CANNE DE JASPE . . . . . 1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE . . . . . 1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS . . . . . 1 vol.
LE BON PLAISIR . . . . . 1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT. . . . . 1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE . . . . . 1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT . . . . . 1 vol.
LE PASSÉ VIVANT . . . . . 1 vol.
LA PEUR DE L'AMOUR . . . . . 1 vol.
COULEUR DU TEMPS . . . . . 1 vol.
LA FLAMBÉE . . . . . 1 vol.
L'AMPHISBÈNE . . . . . 1 vol.
LE PLATEAU DE LAQUE. . . . . 1 vol.
ROMAINE MIRMAULT . . . . . 1 vol.
L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI . . . . . 1 vol.
HISTOIRES INCERTAINES . . . . . 1 vol.

Théâtre.

LES SCRUPULES DE SGANARELLE . . . . . 1 vol.

Littérature.

FIGURES ET CARACTÈRES . . . . . 1 vol.
SUJETS ET PAYSAGES . . . . . 1 vol.
PORTRAITS ET SOUVENIRS. . . . . 1 vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE . . 1 vol.

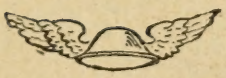
HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Esquisses Vénitiennes

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

HUITIÈME ÉDITION



161678
5/5/21

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXX

La première édition de cet ouvrage a été tirée sur vélin pur fil des papeteries Lafuma, savoir :

1,295 exemplaires numérotés de 1 à 1,295

25 exemplaires hors commerce marqués à la presse de A à Z.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

7528

PQ
2635
E34E8

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays

FRONTISPICE

Sur l'eau verte, bleue ou grise
Des canaux et du canal,
Nous avons couru Venise
De Saint-Marc à l'Arsenal.

Au vent vif de la lagune,
Qui l'oriente à son gré,
J'ai vu tourner ta Fortune,
O Dogana di Mare !

Souffle de l'Adriatique,
Brise molle ou sirocco,
Tant pis, si ton doigt m'indique
Fusine ou Malamocco !

La gondole nous balance
Sous le felze, et, de sa main,
Le fer coupe le silence
Qui dormait dans l'air marin.

Le soleil chauffe les dalles
Sur le quai des Esclavons ;
Tes détours et tes dédales,
Venise, nous les savons !

L'eau luit ; le marbre s'ébrèche ;
Les rames se font écho,
Quand on passe à l'ombre fraîche
Du Palais Rezzonico.

L'ENCRIER ROUGE

A Mme Paul Barbier.

J'AI sur ma table un encrier. C'est un encrier vénitien à la mode du dix-huitième siècle. Il se compose d'un plateau en bois, de forme ovale et qui est peint d'une belle couleur vermillon. Une bordure de cuivre l'entoure, ajourée d'étoiles, et dentelée régulièrement. Entre les deux godets qui gardent l'encre à l'abri de leurs couvercles surmontés, chacun, d'une grenade, se dresse l'étui à plumes. Elles y enfoncent leurs becs d'oie et s'y tiennent en faisceau, les barbes en l'air. Devant elles s'arrondit une coupelle faite pour recevoir le sable

à sécher et où repose une minuscule cuiller destinée à saupoudrer sur le papier les caractères encore humides. Tout cela forme un assemblage qui n'a rien de bien beau, mais qui plaît aux yeux. Les miens y prennent un plaisir particulier. J'aime, dans le vernis brillant de ces menus objets, les reflets de laque rouge du plateau qui les supporte.

Souvent, comme aujourd'hui, après quelque dure séance de travail où ma main a fait des centaines de fois le trajet de la page à l'encrier, lorsque je sens mes doigts se crisper et mon bras s'alourdir, je m'arrête, et je m'amuse à considérer en rêvassant l'outillage familier qui est devant moi. La lampe l'éclaire de sa lueur. Il est tard. L'encre miroite en son double puits de cuivre. Hélas ! me dis-je en soupirant, parviendrai-je jamais à

faire sortir de leur liquide obscurité l'Idée qui s'y cache comme une sombre ondine? Ah! que je voudrais voir ses pieds nus danser sur le papier, et y laisser la trace écrite de leurs pas!

Fasciné par la flaque opaque et sournoise d'où je me lasse d'attendre le miracle, je détourne mes regards vers les mignonnes grenades qui ornent les couvercles de mes boîtes à encre, de leur maturité luisante! Closes et froides, n'ouvriront-elles donc jamais leurs flancs de métal? Ne montreront-elles donc jamais leurs grains secrets? Mais non, car elles sont là en façon d'emblème. N'enseignent-elles pas à l'écrivain qu'il doit renoncer à l'espoir de goûter aux fruits qu'il cultive? De son œuvre, il ne voit que le contour, et ce n'est pas à lui qu'en sont réservés les pépins mystérieux. Le soleil qui fera éclater sa gloire ne luira pas pour ses

yeux, et, de la grenade merveilleuse, il ne connaîtra que le reflet dans le flot amer et noir où elle trempe et nourrit ses racines invisibles...

Assez rêvé ! Voici que j'ai repris ma plume. La phrase interrompue s'esquisse et se prépare dans ma tête. Vite, un dernier regard à mon écritoire ! Mais, qu'est-ce donc ? Je n'en ai pas encore fini avec lui. Quelque chose m'y attire encore ! Ah ! oui, c'est cette petite sonnette qui complète comiquement son attirail, tel qu'on le vendait aux gens, en quelque boutique du Rialto ou de la Merceria de Venise ! Lorsque, rentrés chez eux après un tour sous les Procuraties ou sur la Piazzetta, les bons Vénitiens d'autrefois s'attablaient dans leur cabinet pour rédiger quelque missive, quand, après en avoir tracé les lignes à la plume d'oie, ils les

avaient séchées avec une pincée de poudre colorée et qu'ils avaient scellé le pli de quelque emblème allégorique ou galant, ils portaient la main vers cette clochette. Et il fallait voir alors comme à son signal accourait le petit laquais chargé du soin des commissions et comme il décampait pour aller remettre le billet à son adresse, tandis que son maître, en attendant la réponse, reposait dignement la sonnette haletante sur le plateau de laque rouge où elle est encore à présent !

Car, elle est là, mais à quoi servirait de l'agiter, maintenant ? Elle est sans usage, la pauvrette ! A quoi bon provoquer son tintement risible et grêle ? Que serait-il de son drelin démodé ? Il est bien peu de chose à côté du vibrant appel de nos timbres électriques qui transmettent nos

ordres à travers les murailles, du haut en bas de la maison, et qui éclatent où il faut, brusques, tyranniques, et péremptoires à faire sursauter un sourd. Elle, la frêle clochette d'autrefois, il fallait pour qu'on l'entendît, le silence des vieilles demeures et la paix des quartiers tranquilles ; il fallait le petit laquais tricotant sur la banquette du vestibule, et prêt à s'empresser au moindre grelot.

Tout cela elle le sait bien, d'ailleurs. Elle sait que le monde a changé et qu'elle n'a plus rien à faire dans le nôtre. Accroupie en sa robe jaune et ronde, sous laquelle elle couve timidement son battant inutile, elle se résigne et semble dormir. On dirait qu'elle attend que, par jeu, on vienne encore la réveiller. Elle guette la main du hasard, car je suis sûr qu'elle regrette le temps passé, son temps

de bonne servante docile. Elle aimerait à quitter, fût-ce une minute, sa posture de fainéante, à entendre de nouveau, de l'œuf de métal qu'elle tient suspendu sous sa jupe arrondie, éclore la volée de son menu bruit domestique. Et pourquoi donc, après tout, n'obéirais-je pas à sa muette injonction? Il y a des moments où nous comprenons l'esprit des choses, où nous consentons volontiers à leurs humbles désirs. Pauvre clochette, comme sa voix doit être faible et vieillotte! Comme sa chanson doit être aigrelette et lointaine! J'en ris d'avance.

J'ai ri. Ce n'est pas d'elle qu'il faudrait rire, mais de moi. Est-ce que je ne devrais pas laisser en repos, sur son plateau de laque rouge, cette ridicule petite personne au babillage tintinnabulant? Au lieu de baguenauder ainsi, ne devrais-je

pas bien plutôt tremper ma plume à l'encrier, en homme raisonnable qui sait le prix du temps et qui a une tâche à terminer, d'autant plus que je me sens, ce soir, l'esprit bizarre et inquiet. Et quoi de mieux que le travail pour dissiper ces anxiétés indéfinissables qui, à certaines heures, nous tourmentent... Essayons. Mais, malgré moi, ma main se tend. J'hésite une seconde. Soudain, vivement, comme quelqu'un qui a pris son parti, j'avance mon bras. Je la tiens. Je crois que mes doigs tremblent un peu. Le battant balancé a heurté la paroi sonore. Ding !!!

Un seul coup a tinté, bref. J'écoute. Au lieu de s'affaiblir et de s'éteindre, il vibre finement, longuement, obstinément. Il rôde dans l'air comme une abeille de son sortie de la minuscule ruche de cuivre

jaune. Il rôde. Soudain, il m'entre dans l'oreille et pénètre dans ma tête. Là, au lieu de se poser, il tournoie, il vire, il bourdonne. Il grandit, s'enfle, s'augmente. Il résonne singulièrement; il s'amplifie avec douceur, avec force. Il est allé éveiller quelque chose qui dormait au fond de ma mémoire. Il y ranime des échos engourdis. Entre eux, ils s'appellent, se répondent, se mêlent, s'unissent en une harmonie grave et lointaine. Ils m'emplissent, débordent, m'environnent. Toute la chambre est comble de leur rumeur. Et je la reconnais, cette rumeur qu'a suscitée en moi le branle de la petite clochette, et voici que, les yeux fermés, le cœur ému, je m'abandonne à son sonore enchantement.

Et je vous reconnais, cloches délicieuses et diverses, cloches de Venise,

cloches de bronze, d'or et de cristal que j'ai tant de fois entendues, vous qui, du haut des campaniles, retentissez chaque jour dans l'air marin et dont les voix descendent sur les « campi » déserts, chantent au tournant des « calli » étroites, se répercutent à l'angle de « rii », ô vous, cloches vénitiennes, cloches de San-Marco et de la Salute, cloches des Frari et de Sans-Giovanni e Paolo, cloches des Gesuati et de San-Sebastiano, et vous, cloches de San-Giorgio Maggiore et de la Giudecca, cloches des îles de la lagune, vous qu'a ramenées jusqu'à moi votre sœurette minuscule, car c'est elle qui est allée vous chercher là-bas et qui vous a conduites ici pour que nous retournions ensemble vers la Ville divine que vous couronnez de votre guirlande sonore, vers cette Venise que voici encore une fois apparue à ma pensée, debout en sa

grâce souveraine, en son manteau de lumière que nouent les mille rubans de ses canaux, et chaussée des patins noir et or de ses gondoles recourbées !

Et pourtant, je m'étais bien promis de fuir son obsédant pouvoir, mais, hélas, comment se garantir d'un si captieux sortilège ! Le charme en est si fort et si subtil que, lorsqu'on l'a ressenti, il vous possède à jamais. Cependant, n'ai-je pas tenté de m'en affranchir ? J'ai dressé devant ton image, Venise, d'autres images plus grandioses et plus éclatantes que la tienne ! J'ai même demandé aux terres barbares leurs visions brutales et mornes pour aveugler mes yeux et les rendre insensibles à tes attraits délicats. J'ai passé l'Océan pour t'oublier. J'ai erré dans les énormes cités du nouveau monde, pleines d'éclairs et de fumées,

comme si la laideur était capable de nous distraire de la beauté! Non. Aussi ai-je cherché d'autres beautés afin de les opposer à la tienne. Rome m'a offert ses ruines éloquentes et massives; Florence, ses merveilles élégantes et fortes; Naples ses langueurs ardentes et molles. Aux pentes des monts de Sicile, j'ai vu des temples augustes allonger, au soleil couchant, les ombres triangulaires de leurs frontons. La Grèce m'a montré ses marbres illustres. J'ai gravi l'Acropole et monté les marches des Propylées. Je sais le nombre des coupoles que Stamboul arrondit sur le ciel entre les fûts de ses minarets et les pointes de ses cyprès. J'ai foulé le sol d'Asie. Au milieu d'une mosquée de faïence verte où se balancent des lampes suspendues, coule, dans un bassin toujours plein, l'onde d'une fontaine intarissable... J'ai entrevu l'Orient.

Dans les bazars sombres j'ai croisé les chameaux des caravanes. Devant moi, on a déroulé avec lenteur de longs tapis et fait luire brusquement des armes courbes. Des femmes voilées achetaient de l'essence de roses en des fioles étroites, et dont le verre même est parfumé. Du haut d'une terrasse, j'ai vu la plus belle des aurores se lever sur Damas. L'eau murmurait parmi les palmes... Au loin, le désert syrien étendait ses premiers sables. J'ai abordé à Chypre...

Dans la vieille pierre de sa forteresse franque, j'ai retrouvé, Venise, ton Lion ailé ! Il encastre, au-dessus de la porte, son symbole orgueilleux. A Rhodes, à Candie, son image sculptée aux murailles est toujours là. Il veille encore au seuil des villes adriatiques. Que de fois, en chemin, ton nom glorieux a hanté ma

pensée. A Sainte-Sophie, parmi les marbres et les mosaïques, j'ai songé à ton Saint-Marc étincelant et doré. Sur l'Atmeïdan, où fut l'Hippodrome de Byzance, j'ai cru entendre hennir les chevaux de bronze qui ornent le portail de ta Basilique. Les caïques de la Corne d'Or m'ont rappelé les gondoles de la Lagune... Aussi, est-ce l'esprit plein de ta présence que je suis revenu vers toi. La passe franchie, et dépassées les digues qui te défendent de la haute mer, du navire qui nous portait, je t'ai aperçue, un matin. Était-ce bien toi? Il me semblait, à mesure que nous approchions, que c'était mon souvenir qui te construisait à mes yeux. Tout ce que je souhaitais de toi se réalisait instantanément par un prodige qui me paraissait naturel. Bientôt, tu fus là, tout entière, mais si merveilleuse et si fragile, sous un ciel

transparent comme le cristal, que j'eus peur que tu ne fusses que l'image de mon illusion, évoquée là par la force de mon désir et dont la féerie, détruite au moindre choc, ne laisserait plus d'elle, au-dessus du miroir fendu de la lagune, que la vapeur vaine d'un nuage irisé.

Et te voici devant moi, de nouveau, ce soir ! Comme tu es silencieuse, maintenant ! Tes cloches qui, tout à l'heure, m'étourdissaient de leur rumeur se sont tues. Quel calme ! A peine le vol d'un pigeon qui passe, le zigzag d'un moustique qui vibre, un clapotis d'eau sous une rame. Mon pied foule la dalle. Je marche au hasard, et pourtant je sais très bien où je vais. Je refais une des promenades faites si souvent. Ah ! voilà le palais Aldramin, le canal luisant s'esquive sous un pont courbe que je traverse. Je

m'accoude un instant, au parapet. Plus loin, il y a un « campo » solitaire. Il est entouré de vieilles façades jaunes et décrépites. L'une d'elles a été riche jadis. On y voit encore incrustés des disques de serpentin. J'aime ce puits à la margelle usée, et ce mur rouge que festonne une glycine, et au-dessus duquel pointe un cyprès. On respire une odeur de feuilles et de roses. Le nez en l'air, j'ai failli tomber en glissant sur une pelure de citron. Je ralentis le pas pour examiner ce balcon bombé où sèchent des linges à une ficelle et d'où pend une cage sans oiseau. Et cette curieuse porte avec ses marches rongées, ses colonnettes torses et son blason effrité ! Voici une église. On y pénètre par un cloître où, dans un parterre humide, fleurissent des sauges. La nef est sombre. Au mur, des fresques indistinctes. Les clefs du sacristain tintent...

Dans une chapelle, un tombeau de Doge. Au-dessus de sa pompeuse épitaphe latine, il est à genoux, les mains jointes, et coiffé du « corno » ducal. Je sors. Je longe d'autres canaux, je suis d'autres ruelles, je traverse d'autres ponts. Voici une autre église. Elle est fermée. Dans le ciel clair monte un campanile qui penche... J'ai visité un grand palais. On m'a fait parcourir de vastes salles aux plafonds peints et dorés. Des lustres de Murano, compliqués et délicats, pendent à des tresses de verre. Dans un cadre d'or s'étale l'ample robe rouge d'un sénateur à grosse perruque poudrée. Le pavimento de mosaïque fléchit par êndroits. Les pilotis doivent être bien vermoulus ! A la porte d'eau, les « pali » sont plantés de travers. Leurs couleurs sont déteintes... Mais je crois que je me suis égaré. Vraiment, quel pauvre quartier ! Des masures

galeuses reflètent leurs cheminées en hottes dans un « rio » verdâtre et vaseux. De longues algues filamenteuses s'enchevêtrent à des détritus flottants. Une barque chargée de bois dérange une écorce de melon qui surnage. Sur la pente boueuse d'un « squero » sont échouées de vieilles gondoles. La coque en l'air, on les répare. Le marteau résonne dans une odeur de goudron et de marée. Tiens, me voilà revenu au Grand Canal ! Quel est donc le nom de ce palais ? Il est de cette architecture ampoulée et baroque qu'affectionnait Le Longhena. Il n'y a pas de gondole au « traghetto ». J'ai soif. Je vais aller m'asseoir au café Florian. Je prendrai un punch à l'alkermès. Il fait beau. Ce gros pigeon zinzolin a une gorge de femme... Maintenant, un tour chez Carlozzi. Ce serait bien du malheur si je ne trouvais pas dans sa boutique quelque

bibelot amusant. C'est là que j'ai acheté cette baüta de satin noir, ce tricorne et ce masque de carton blanc. J'y ai trouvé aussi mes petites tasses ornées de personnages bergamasques, ma corbeille de fruits en faïence blanche de Bassano et mon encrier de laque rouge.

Ouf! Je suis las. J'ai marché longtemps de long en large dans ma chambre. Si je m'allongeais sur mon divan ? Ses coussins de cuir me font songer à ceux des gondoles. Que d'heures j'ai passées étendu à leur dossier rembourré! Devant moi, je voyais se balancer le fer dentelé de la proue. Derrière moi, le gondolier pesait sur sa rame. Nous allions doucement. Parfois, il poussait un cri doux, rauque et guttural. Parfois, il baissait la tête pour éviter l'arche basse d'un pont où riait un mascaron de marbre. Tout à

coup, nous sortions du labyrinthe des petits canaux. La lagune s'étendait, unie, plate, lumineuse. De grosses barques y erraient, ventrues. Leurs voiles rouges ou ocre, peintes de dessins bizarres, ressemblaient à des ailes de papillon, à des feuilles mortes, aux façades de certains palais. Des mouettes tournaient autour de nous. Çà et là, la rame touchait le fond mou du chenal rétréci. Nous abordions aux îles, à Murano, où l'on souffle le verre, à Burano, où l'on fait la dentelle, à Torcello ou à Mazzorbo, à San-Lazaro, où des moines d'Orient, à longues barbes, voient fleurir les roses de Damas à l'ombre d'un cèdre du Liban. Le soir tombait, et je m'endormais au retour...

Je crois que je viens de dormir pour de bon, d'un sommeil bizarre, d'où je me réveille tout étourdi et l'oreille tintante.

Ah! oui, c'est le souvenir de cette petite clochette de l'encrier! Mais non! On sonne à ma porte. Qui diable peut venir me déranger à cette heure, car il est tard! Tu peux sonner, mon bonhomme, ce n'est pas moi qui t'ouvrirai. Est-ce drôle, il me semble entendre un pas dans le vestibule! Ah! c'est trop fort, si j'allais voir! On touche au bouton de la serrure. Qui est là? Ah! par exemple, est-ce que j'ai la berlue? Un nègre! Oui, un nègre. Il s'avance sur le seuil et rit, de ses dents blanches dans son visage noir. Son front crépu est entouré d'un turban bigarré avec une aigrette. Autour de ses reins s'enroule un pagne d'étoffe rouge et jaune. Il a des bracelets aux bras et des cercles aux chevilles et un anneau dans le nez. Il tient à la main un fanal doré au haut d'une hampe torse.

Que peut bien me vouloir ce messager, et de la part de qui vient-il? J'ai vu ses pareils dans plus d'un vestibule de palais vénitiens. Celui-là est de la bonne époque. Le Brustolone aimait à en tailler de semblables dans l'ébène lisse et dure. Il me présente une lettre. On dirait qu'il attend la réponse; mais non, il se dirige vers l'armoire. Il tourne la clef. Qu'est-ce que tu fais, maraud, holà! Il a détaché du clou ma baüta, mon tricorne et mon masque de carnaval. Il me fait signe d'endosser la défroque qu'il me tend. Il me pose le tricorne sur la tête. Par gestes, il m'invite à le suivre. Pourquoi pas, après tout? Je me lève. Mes jambes vacillent un peu. Il me précède en m'éclairant. Heureusement qu'il a son fanal, car le gaz, dans l'escalier, est éteint. Bah! j'empoigne solidement la rampe, mais que va dire le portier?

Il a tiré le cordon et ne nous a pas aperçus. La grande porte se referme derrière nous. Je fais quelques pas sur le trottoir. La nuit est sombre. Au ciel, les étoiles brillent.

Sapristi ! voilà qui est de plus en plus étrange. Au ras du trottoir, l'eau miroite et clapote, il y a une gondole arrêtée. Mon nègre m'y fait monter. Il pose son fanal et prend la rame. La gondole vire doucement. Devant elle, il n'y a plus qu'une étendue d'eau obscure. Je me retourne, ma maison n'est plus là. Autour de nous, c'est la lagune. Paris a disparu. Plus rien. Un silence extraordinaire. Le gondolier rame vigoureusement. Nous allons vite. Parfois, il s'essuie le front. Le temps passe. Nous avançons toujours. Enfin, quelque chose de vague se dessine sur le ciel nocturne. Une rive plate

apparaît. Je distingue le campanile d'une église. Nous approchons. Tout à coup, la gondole s'arrête. Le nègre saute à terre. Je l'imite. Mes pieds enfoncent dans un sol spongieux qui se raffermit peu à peu.

Nous sommes arrivés devant l'église. Un rais de lumière glisse par les joints de la porte fermée. Le nègre, d'un coup d'épaule, pousse le vantail. L'intérieur de l'édifice est vaste et mal éclairé. Il est plein de monde. La nef est comble, mais aucune tête ne se retourne à mon entrée. L'assistance est singulièrement recueillie. A la suite de mon guide, je me glisse à travers la foule. Personne ne fait aucune attention à moi. Elle est bizarre, cette foule! Il y a là des hommes, des femmes, des enfants. Tous portent le costume vénitien. Je me faufile. Ceux des premiers

rangs sont vêtus comme aux dernières années de la Sérénissime République. Ensuite je reconnais les modes successives des diverses époques de Venise, du XVIIIe siècle à la Renaissance. A mesure que j'avance, il me semble que je remonte dans le passé. Voici les gentilshommes et les gentilles dames des tableaux de Carpaccio tels qu'on peut les admirer à l'Accademia, dans la légende de Santa Orsola. Et je ne suis encore qu'à mi-hauteur de la nef! Le nègre m'a abandonné. Un vieillard, coiffé d'un bonnet cornu en drap d'or, me fait signe de continuer.

Tout au bout de la nef, se dresse une sorte de baldaquin soutenu par des colonnes salomoniques et dont retombent les draperies de marbre. Auprès de ces colonnes se presse un groupe compact.

Qu'est-ce que ces gens peuvent bien regarder ainsi? Ils sont vêtus d'étoffes grossières et portent sur l'épaule des nasses et des filets. Ils sentent la vase et la marée. Ah! je comprends! Ce sont les fondateurs de la Cité marine, les premiers habitants de Dorsoduro et du Rialto, les premiers pêcheurs de la lagune Venète. Ils ont enfoncé les premiers pilotis dans la vase molle, bâti les premières cabanes de roseaux. Je m'approche d'eux et je tâche d'apercevoir par-dessus leurs têtes ce qu'ils contemplent. Je joue des coudes pour me faire faire place. Ils se dérangent en grognant. Enfin, me voici parvenu à une balustrade par-dessus laquelle je me penche.

Sur une espèce d'autel bas est placé un berceau. Recourbé à ses deux extré-

mités comme un croissant de lune, il a la forme d'une gondole. Auprès de lui veillent un grand Cheval de bronze et un Lion ailé. Les deux bêtes réchauffent, de leur souffle, un enfant. C'est une petite princesse qui dort et qui est belle. Elle a des cheveux blonds qui s'échappent d'un chaperon relevé. Son visage est à demi caché par un petit masque transparent. Elle porte au cou un collier de grosses perles rondes. Sa robe de brocart à ramages est recouverte de dentelles. Elle tient dans sa main mignonne un hochet de verre irisé et un miroir. A ses pieds, chaussés de mules de cristal, est posé un pigeon... Et en la voyant si gracieuse et si délicate, je sens mon cœur battre et mes yeux se remplir de larmes d'amour, et, sur la dalle, tandis que le Cheval frappe joyeusement du sabot, tandis que le Lion agite avec allégresse

ses ailes, je m'agenouille devant Venise naissante, dont un peuple d'ombres célèbre aujourd'hui, en une fête de silence et de rêve, la nocturne Épiphanie!

L'ILLUSION

A Emile Henriot.

J'ai dormi, cette première nuit, dans un tel silence qu'il me semble que je ne me réveillerai jamais plus tout à fait. Cependant l'air matinal rafraîchit mes yeux, mais les choses qu'ils voient contribuent à me maintenir dans un demi-rêve : ces eaux muettes, ces pierres taciturnes, ce ciel lumineux, — tout le décor de la Ville enchantée où la noire gondole qui me mène paraît signifier, par sa forme funéraire, qu'on est mort au reste du monde.

N'est-ce pas, en effet, ici un lieu étrange par sa singulière beauté? Son

nom seul provoque l'esprit à des idées de volupté et de mélancolie. Dites : « Venise », et vous croirez entendre comme du verre qui se brise sous le silence de la lune... « Venise », et c'est comme une étoffe de soie qui se déchire dans un rayon de soleil... « Venise », et toutes les couleurs se confondent en une changeante transparence. N'est-ce pas un lieu de sortilège, de magie et d'illusion ?

Ce ne sont pourtant ni des ombres, ni des fantômes qui l'habitent, mais des hommes, et des hommes qui naissent et meurent, qui vivent et qui mangent, car ma gondole croise des barques chargées de légumes et de fruits, et l'eau roule des feuilles et des écorces. Sur les marches de ce petit quai, on entasse des paniers de poissons et des coquillages. Des

gens marchandent ces nourritures. Ils n'ont l'air ni étonnés ni anxieux d'être là. Je voudrais leur parler et leur avouer mon angoisse.

Ah ! qu'ils m'apaisent et me rassurent, qu'ils me convainquent que tu n'es pas un rêve fragile et vain, ô Ville enchantée, que tu ne vas pas, comme une vision de sommeil, te dissoudre et t'évaporer ; que tu n'es pas seulement un mirage passager de ta lagune, un jeu de lumière et de couleur entre le ciel et les eaux, — car j'ai peur, j'ai peur, si je fermais un instant les yeux, de ne plus, en les rouvrant, retrouver à ta place, ô Ville marine, que l'étendue des ondes désertes au-dessus desquelles planerait le vol de bronze, Venise, de ton Lion ailé !

LA CLÉ

A Abel Bonnard.

C'EST l'heure que j'aime. Il fait presque sombre dans la chambre, mais, au dehors, c'est encore le jour, et le grand cyprès dresse sa pointe obscure vers le ciel clair, quand je descends au jardin. La terre où je pose mon pied est humide. Les sauges des plates-bandes sont d'un écarlate plus verni. Une large rose blanche courbe sa tige flexible et repose dans l'air immobile, de tous ses pétales pesants. Je passe près d'elle sans m'attarder et je prends l'allée qu'il faut, sans quoi je me laisserais captiver par le charme de ce jardin crépusculaire et je

ne sortirais point. Et que ferais-je alors de la grosse clé qui pend à mon doigt?

Elle ouvre, cette clé, la haute grille de fer forgé qui donne sur la petite terrasse en corbeille au-dessus du canal. Au bas des glissantes marches de marbre, la gondole attend entre les pali. Je m'installe sur ses coussins de cuir noir. A la proue, le fer tranchant se recourbe hardiment. N'est-ce pas lui qui semble avoir coupé à travers Venise les luisantes entailles de ces canaux que borde, çà et de sa plaie mal cicatrisée, quelque rouge façade de palais? N'est-ce pas lui qui a déchiré, d'un sillage vite recousu derrière moi, l'étoffe satinée de la lagune?

Où irais-je? Chercher la nuit dans les sombres rii ou l'attendre au Lido, où elle

est plus lente à venir? Toute Venise est à moi, aussi bien les vastes eaux qui l'environnent que celles qui la pénètrent, la divisent et la morcellent. Mais aujourd'hui, je n'ai pas envie de m'isoler en leurs détours ou de voguer sur leur étendue. Aujourd'hui, j'ai besoin de mouvement et de clarté. Les lumières de la place Saint-Marc m'attirent. C'est là que se concentre le peu de vie qui reste à la ville mélancolique. O Piazza! ô Piazzetta! je veux écouter sur vos larges dalles le piétinement des promeneurs. Je veux être coudoyé aux devantures des magasins et que le marchand me propose comme à un touriste ses photographies et ses mosaïques.

C'est pourquoi, ce soir, il y aura une gondole de plus qui attendra à la Luna, un flâneur de plus sous les galeries des

Procuraties, un oisif de plus aux banquettes du Café Florian. Que m'importe que l'on me prenne pour un étranger, que la vendeuse d'œillets me propose un bouquet, que le marchand de fruits confits m'offre sa baguette de paille ! N'ai-je pas, dans ma poche, ma grosse clé noire qui me prouve que je suis un vrai Vénitien et qui ouvre la grille de fer dont, tout à l'heure, je fouillerai la serrure rouillée, tandis que Carlo, le gondolier, debout sur sa barque sombre, me saluera du bonnet en me souhaitant bonne nuit et en me disant : « A demain ! »

Car demain, Venise sera encore à moi, comme aujourd'hui. Je verrai sa lumière naître et mourir. De l'aube au soir, j'entendrai ses cloches. Je verrai son ciel et ses eaux. J'aurai à moi ses églises et ses campaniles, ses quais et

ses canaux et la lagune et les îles qui s'y reflètent. Une gondole entre mille gondoles n'est-elle pas la mienne ? Un de ses palais entre ses mille palais ne me sert-il pas de demeure, celui dont, pour rentrer chez moi, je traverse le jardin nocturne — où des branches me caressent amicalement le visage, tandis qu'à tâtons, dans la muraille obscure, je cherche le clou où je pends, chaque soir, la grosse clé qui atteste que je ne suis pas, ô Venise, un vil passant à travers ta beauté, mais quelqu'un de prisonnier à jamais de son sortilège, dont elle est, cette clé, l'emblème, et que j'aime porter à la main comme un talisman familier et comme un signe de ma chère captivité.

LE JARDIN BIZARRE

A Gérard d'Houville.

Ce n'est pas seulement une ville de marbre et d'eau. Elle a ses jardins, dont la verdure enclose prend je ne sais quoi de plus rare et de plus inattendu qu'ailleurs. Ils sont discrets et mystérieux, à l'abri des murs qui les protègent et n'en laissent dépasser que la cime d'un arbre ou la pointe d'un cyprès. Je ne les connais pas tous, ces jardins de Venise, mais j'en sais quelques-uns de délicieux. Il y a celui des Incurables, sur les Zattere, avec son long mur rouge égayé d'Amours joufflus dont l'un a une cou-

ronne et une barbe de glycines. Il y a le jardin Vendramin qui regarde le Grand Canal à travers sa porte grillée. Il y a celui du Palais Venier, qui s'avance sur l'eau par sa double terrasse à balustres et qui est orné de deux figures rustiques et de ces corbeilles tressées où sont sculptés des fruits de pierre.

Certains se cachent et se dissimulent plus sournoisement. Il faut les chercher à l'écart, parmi les détours de la ville inextricable, dans ses quartiers éloignés. Je me souviens d'un de ceux-là, dont je ne sais plus le nom, du côté de San-Sebastiano, habité de vieilles statues décrépites qui furent des héros et des dieux. Je crois, si je ferme les yeux, te revoir encore, toi, petit jardin à l'abandon du Palais Gradenigo, et vous, cher jardin du Palais Cappello !... J'y ai passé

la fin d'une belle journée. Il est long et étroit et aboutit à une sorte de portique à colonnes palladiennes. De maigres fleurs parfumaient les plates-bandes et, dans l'une d'elles, un grenadier gonflait ses grenades, éclatées et mûres, et je m'y suis promené si lentement qu'il me semble y avoir vécu des années et des années...

C'est le jardin de Venise que j'aimerais peut-être le mieux, si je ne lui préférais encore celui du Palais Dario, qui est exactement carré et que des allées partagent avec régularité. Des femmes engainées y supportent une treille : elles ont des figures grasses et joyeuses, de gros seins, des ventres larges dont le nombril est bien marqué dans le bois où elles sont taillées. Fièrement, elles soutiennent les ceps, les feuilles, les pam-

pres, les grappes. Là-bas, une fontaine coule dans une cuve de marbre, et son bruit surcharge et semble faire déborder le silence auquel il s'ajoute, goutte à goutte.

Il y a bien d'autres jardins encore à Venise. Je n'oublierai jamais celui que dans la Giudecca on aperçoit, de la lagune, avec ses bosquets et ses cyprès. J'y ai pénétré une fois. Il est très grand et très silencieux et l'on y peut marcher longtemps. On y respire le vent de la mer; on a envie d'y penser tout haut et l'on y chanterait à voix basse, tandis que devant celui dont je vais parler, on se tait pour mieux en sentir la surprise. Oh! le jardin bizarre! En est-il de plus étrange et peut-être de plus mélancolique en sa vaste petitesse? Sa singularité égale sa complication. Il se compose de

parterres symétriques, d'allées qui les divisent, de balustres qui les bordent, de portiques qui les terminent et d'innombrables petits vases d'où jaillissent des fleurs minuscules. Il est enfantin et éternel et il n'a point de saisons, parce qu'il est tout entier fait en verre, en verre de toutes les couleurs, — selon qu'il imite un gazon, une colonne, une rose ou une fontaine, — et c'est des yeux que l'on se promène dans sa ridicule et charmante merveille qui amuse maintenant les visiteurs du Musée, comme jadis, sur la table patricienne où il servait de surtout, il distrayait les regards des nobles dames de Venise par son artifice délicat, fragile et saugrenu.

LE PORTRAIT

A Laurent Évrard.

Il est debout sur le panneau de bois où le peintre — Longhi ou l'un de ses élèves — l'a représenté de dos. C'est un personnage de l'ancienne Venise, car il en porte l'habit de carnaval. Le domino de satin blanc et la baüta de satin noir l'enveloppent tout entier, et son large tricorne se détache sur un fond de ciel bleu où se gonflent des nuages argentés, comme en mire encore l'eau des lagunes.

Derrière lui, dans la vaste galerie du vieux palais, dont les fenêtres donnent

sur le Grand Canal, on cause, on fume. Le thé chante dans la théière. C'est l'heure où l'on se réunit et où l'on raconte ses promenades. Celui-ci a rapporté de chez l'antiquaire ce verre irisé. Celui-là, ce carré de dentelle. Un autre nomme les « calli » et les « campi ». La gondole a suivi tel « rio ». Qu'elle était belle cette double façade à l'angle de deux canaux !

Tous ces lieux te furent familiers, ô Vénitien d'autrefois ! Tes pas les ont fréquentés. Ta bouche a prononcé tous ces noms. Et pourtant, à les entendre, tu ne daignes pas te retourner. Tu continues à regarder devant toi quelque chose que nous cache la muraille dans laquelle est encadrée ta haute silhouette pie, qui nous montre son dos blanc et noir.

Cependant ces objets que nous nous

passons de mains en mains sont de ton temps. Cette pendule au timbre grêle et délicat a sonné les heures de ton siècle, à l'époque lointaine de ta jeunesse, les heures de tes jours et de tes plaisirs ! Ce miroir, ne voudrais-tu pas t'y regarder ? Tu y verrais ton visage et nous en aimerions aussi sans doute les yeux vifs et les lèvres vermeilles. Ton sourire nous dirait tes joies, et tu te souviendrais mieux de toi-même en te reconnaissant en cette glace vieillie.

Mais non, il ne se retournera pas, le silencieux personnage ! Debout et de dos, ainsi que le peintre l'a représenté, va-t-il demeurer toujours dédaigneux et secret ? Ne connaîtrons-nous donc jamais de lui que sa prestance de mystère et de comédie, au grand tricorne enchanté ? Pourquoi viendrait-il à nous, et ne semble-t-il

pas plutôt qu'il nous invite à le suivre? Un soir, j'obéirai à son ordre muet. Je monterai à la hauteur de son cadre. Je le prendrai par la main et, tous deux, côte à côte, à travers la muraille vaine, nous passerons comme deux ombres et nous irons courir Venise, non point la Venise des passants, mais la Venise du passé, celle que la nuit et la lune vêtent de blanc et de noir et qui lève son masque sur son visage délicieux qui ressemble à la lumière, à la musique et à l'amour.

LES ZATTERE

A Mme la Comtesse Mathieu de Noailles.

Je vous aime, ô Zattere, pour toute votre longueur lumineuse ou nocturne, de la pointe de la Dogana où vous commencez à la Calle del Vento où finit votre quai de pierre, bordé de façades diverses! Je vous aime dans toute votre étendue parce que, sur votre dalle, il fait bon marcher vite ou doucement ou s'arrêter, selon l'heure et la saison, à l'ombre ou au soleil, ô Zattere!

Souvent, je viens à vous par le rio San Trovaso. Oh! la maison qui est au

coin avec ses arcades et sa glycine, — jaunissante, cette année, quand je la revis ! Pourtant un clair soleil de novembre brillait au ciel de Venise. L'air était frais et limpide, et quel plaisir de le respirer à pleine bouche sur votre promenoir, ô Zattere, devant le canal large, en face de la Giudecca aux trois églises et aux jardins de sauges et de cyprès !

Me voilà donc. Tournerai-je à droite ou à gauche ? Je ne sais, car je vous aime toutes, ô Zattere, de la pointe de la Dogana à la Calle del Vento ! Je vous aime aux Incurabili comme aux Gesuati et au Ponte Lungo et à cet endroit où il y a un vieux palais dont le marteau de porte est un Neptune de bronze qui dompte des chevaux marins. C'est là, je crois bien, que j'irai m'adosser pour fumer un de ces âcres et minces cigares que l'on coupe de

l'ongle par le milieu avant d'en allumer une moitié.

Oui, car il fait doux, ce matin, et le ciel est pur. Les bateaux que l'on décharge sur le quai gémissent sourdement à leurs amarres. Partout ailleurs qu'ici la vue d'un port et de ses navires donne des pensées de départ et de voyage. Mais qui songe à quitter Venise? En vain les coques gonflent leurs flancs et les mâts balancent leurs cordages. Où pourrait-on être mieux que le dos à ce marteau de bronze et les semelles à votre sol, ô Zattere?

J'ai entendu le canon de midi. Les cloches sonnent. J'ai reconnu celles des Gesuati, de San Trovaso et de la Salute. Celles de Redentore, de Santa Eufemia et des Zitelle s'y joignent d'au delà du ca-

nal. L'air vibre. Le temps de ma promenade est passé. Demain, je ne resterai pas là, en paresseux, et je vous parcourrai tout entières, ô Zattere, de la Dogana à la Calle del Vento, tout entières, ô Zattere !

L'ÉLÉPHANT

A Paul Alfassa.

C'est un tableau très amusant. Dans une sorte de baraque foraine dont on distingue, au fond de la toile, les planches mal jointes et dont le sol est jonché de paille, se dresse une estrade basse sur laquelle parade, avec un sérieux comique et une gravité naïve, un jeune éléphant. Ses grosses jambes, dont l'une est enchaînée, supportent son corps massif. Dans sa tête aux vastes oreilles, son œil vif semble rire et, entre ses deux défenses courtes encore, sa trompe flexible pend et se courbe aimablement. Comme il

a l'œil bon et narquois, ce brave petit pachyderme, tout étonné de paraître un phénomène aux regards de ceux qui sont venus l'admirer !

Outre le gardien qui les a introduits et qui est coiffé d'une espèce de turban à la turque, les visiteurs sont trois hommes et une femme. C'est elle qui s'est rapprochée le plus de la bête extraordinaire. Les mains dans son manchon, ses souliers de satin dépassant le bord de son ample robe, les épaules couvertes d'une mante noire, elle considère attentivement le monstre éthiopien. Un étrange masque blanc à bec d'oiseau, qu'un tricorne surmonte, lui couvre le visage. A ses côtés, deux de ses compagnons, masqués eux aussi, s'enveloppent des larges plis de leurs baüte. Derrière elle, le troisième, monté sur un escabeau, domine la scène.

Il tient un cahier de papier et un crayon. Il a repoussé son tricorne en arrière et relevé son masque en visière sur son front. Regardez-le bien, ce personnage au long nez, au menton pointu, aux yeux très noirs dans une figure mince, qui est venu prendre un croquis de l'animal exotique et qui s'est représenté ainsi dans le tableau qu'il a peint. C'est Pietro Longhi, Vénitien.

Ce n'est sans doute pas un grand peintre que cet artiste charmant dont l'œuvre est familière à tous les amis de Venise et présente à tous les curieux de l'ancienne vie vénitienne. Pour ma part, je n'en sais pas de plus captivante et de plus instructive que la sienne, aussi est-ce un plaisir pour moi chaque fois que je retourne « là-bas » de revoir les gentils et vivants tableaux de cet agréable petit maître, ces

amusants « quadri » qui aident si bien à imaginer ce que fut la vie patricienne, bourgeoise et populaire durant le dernier siècle de la Sérénissime République et qui en reproduisent avec tant d'esprit, de naturel et de vérité, la grâce frivole, élégante et paresseuse.

Car c'est un observateur attentif, souriant et véridique que notre Longhi, un réaliste aimable. Il a de la bonhomie et de l'indulgence. Il est le chroniqueur en images de la société du XVIIIe siècle. Il nous fait assister aux épisodes variés qui remplissaient de leur gentille frivolité l'existence d'alors. Il nous en montre les usages et les habitudes, les occupations et les divertissements ; il nous introduit dans l'intimité d'un charmant passé, dont son pinceau nous a gardé les gestes, les attitudes et les couleurs avec la plus

scrupuleuse fidélité. Par lui nous savons comment on a vécu à Venise pendant plus d'un demi-siècle, comment l'on s'y habillait, à la mode de chaque année. Il nous apprend les costumes et les mobiliers. Il nous conduit dans les palais, nous mène dans les églises, il nous initie à tous les détails d'une journée d'autrefois et la rend présente à nos yeux. Il est le peintre toujours exact et souvent délicieux des Vénitiens et des Vénitiennes de jadis. Il nous les montre à leurs occupations quotidiennes, dont la moindre n'est pas de fréquenter les salles illuminées du Ridotto et de fouler, de leurs hauts talons, les dalles de marbre de la Piazetta.

Mais l'observateur est, chez Longhi, il faut bien le dire, quelque peu superficiel. Il se contente de noter les aspects sans

tâcher de nous faire pénétrer plus loin. Ses charmants tableaux manquent de profondeur, et ce défaut, malheureusement, n'est pas compensé par une de ces habiletés techniques qui dispensent du reste. Si Longhi sait fixer avec naturel un geste ou une attitude, s'il sait reproduire, parfois avec un art très délicat, la nuance d'une étoffe ou la couleur d'un objet, s'il sait assortir les tons avec une certaine harmonie, ses figures, par contre, manquent, la plupart du temps, d'expression. D'ailleurs, ne semble-t-il pas que la mode vénitienne d'alors ait voulu faciliter la tâche de son peintre favori en lui fournissant pour modèles ces personnages masqués, dont il peint avec tant de bonheur le blanc visage de plâtre ou de carton et dont il drape si bien l'ample baüta de satin noir. Aussi est-ce dans ces scènes de travestis, comme celle dont je parlais tout

à l'heure et où il s'est représenté lui-même, le crayon aux doigts, qu'il excelle. Là, il est unique et parfait. Bien plus, il devient presque mystérieux, quand il nous montre les étranges fantômes, à la fois burlesques et élégants, en quoi le carnaval transformait les Vénitiens de jadis qui couraient au plaisir en portant sur leurs visages déformés la cadavérique pâleur de la « maschera ».

Impression fugitive, néanmoins, que celle-là, dans l'œuvre de Longhi, qui dit plus qu'aucune autre, au contraire, la douceur et l'amusement de vivre. Il y a des époques et des lieux, en effet, où la vie se fait facile et bienveillante, comme pour redonner confiance en elle. A ces moments, il se produit une sorte d'accalmie, une sorte d'entente des événements, qui rendent aisée l'existence. Ce sont des

époques de politesse, de courtoisie, de frivolité, d'aimable indulgence, d'élégance, de luxe. C'est ce que l'on appelle, d'ailleurs, des périodes de décadence. Nul doute que Venise, au XVIIIe siècle, n'ait connu un de ces états de détente. Heureux état, où l'arrivée d'un éléphant d'Afrique était assez mémorable pour que l'illustrissime signora Maria Pisani en commandât la représentation au bon peintre Pietro Longhi !

LA TASSE

A Henri Gonse.

C'est une tasse à boire, en bois laqué. J'aime beaucoup la faire tourner entre mes doigts, à la hauteur de mes yeux, parce que, sur son vernis noir, se détachent, en vieil or terni, des feuillages délicats et des figurines costumées.

Les personnages de comédie qu'elles représentent en images minuscules sont ceux du théâtre fiabesque, car ma tasse est vénitienne, de la Venise de Carlo Gozzi, et du temps où Casanova courait la ville en domino, cachant sous le masque

de carton blanc son rire de mauvais sujet.

Il rit aussi l'Arlequin qui lève sa batte et s'agite en son habit quadrillé sur la rondeur tournante du bol de laque où lui succède Mezzetin avec sa collerette et sa guitare et où s'avance à son tour un petit bonhomme qui souffle dans une trompette et qui est vêtu à l'orientale. C'est lui que je préfère. Il doit être un des serviteurs de cette belle Turandot, princesse de la Chine, dont le père, l'empereur Altoun-Khan, avait pour chancelier Tartaglia et pour chef de ses eunuques Truffaldin au gros nez.

Je les regarde chaque jour, mes petits comédiens, depuis que je les ai rapportés de chez l'antiquaire. Il y avait encore chez lui toutes sortes d'autres choses poussié-

reuses et amusantes. Des miroirs et des verreries, des porcelaines et des faïences dépareillées, de la ferraille et des bois sculptés, et des meubles vermoulus remplis d'étoffes. L'un d'eux, de son tiroir mal fermé, laissait passer la manche pendante d'un habit brodé qui semblait faire signe à quelqu'un. Tout cela s'entassait dans de grandes chambres aux plafonds peints de rose tendre, de bleu pâle ou de mauve où s'entrelaçaient, se nouaient, s'allongeaient des arabesques de stuc. Elles formaient ainsi sur les murs des panneaux enguirlandés. Par une porte entrebâillée, on apercevait une vaste salle vide, où se répétait, agrandi, le même décor. C'était la salle de l'ancien Ridotto.

Le Ridotto ! Jadis la table au tapis vert y attirait les joueurs. Ils y venaient de

tous les quartiers de la ville, joyeuse de la gaîté de son long carnaval. Ils s'y pressaient et s'y coudoyaient. La taille des banquiers faisait le gain ou la perte des pontes. La langue de Venise chantait en syllabes molles et caressantes sous l'éclat des lustres et des girandoles, parmi les rires et les bruits de l'or, là où ma pièce de monnaie glissa silencieusement dans la bourse du marchand en échange de ma trouvaille que j'emportais enveloppée d'un chiffon usé.

Et, en descendant l'escalier que montèrent tant de pas hâtés vers les chances des cartes et les caprices de la fortune, j'imaginais quelque beau joueur d'autrefois, poussant d'une main négligente la pile de sequins que devait doubler ou disperser la faveur ou la disgrâce des nombres, tandis que, de l'autre, tout en

savourant la gorgée de breuvage dont il distrayait son attente, il faisait tourner, lentement, à la hauteur de ses yeux, la mouvante tasse de laque noire où, parmi les feuillages délicats, le narguaient sournoisement les petites figures comiques, successives et dorées.

L'ÉCRITOIRE

A Jacques Vontade.

Son plateau, peint d'un rouge vif, à la mode vénitienne d'autrefois, présente les deux encriers de cuivre, au couvercle surmonté d'un fruit ciselé. Devant eux la sébile offre la poudre à sécher. De chaque côté se dressent le plumier et la clochette pour avertir le petit laquais qui portera la lettre.

Chaque fois que j'étends la main et que je trempe ma plume d'oie dans l'encre, il me semble voir à mon poignet la dentelle d'une manchette et le parement

brodé d'un habit de soie. Je me pense revenu au vieux temps. Dès que j'ai fini d'écrire, j'agite la sonnette. Comme elle tinte lointaine et claire! Drelin, drelin! Holà! Hé!

Jacinto! Geromino! où êtes-vous donc, petits laquais? J'ai beau sonner, ils ne paraissent pas! Je suis sûr qu'ils sont encore occupés à regarder les gondoles qui passent sur le Grand Canal, à apprendre des grimaces à mon singe favori ou à tourmenter mon perroquet vert, qui, dans sa cage oscillante et suspendue, casse des noix sèches ou grignote des cerises saignantes. Holà, pour de bon, Geromino, Jacinto!

Jacinto me portera cette lettre à messer Pietro Longhi. Il m'a promis mon portrait et ne se presse guère de me l'en-

voyer. Geromino ira remettre ce rouleau de sequins à messer Tiepolo. C'est notre meilleur peintre; il s'est engagé à décorer à fresque ma villa de la Brenta. Il y doit représenter des allégories rustiques et des mascarades galantes... Allons, vite quelqu'un !

Mais je secoue bien inutilement ma clochette, et, fatigué, je la repose sur le plateau, peint en rouge vif, de l'écritoire de cuivre... Personne ne vient. Le petit battant de bronze ne fait pas assez de bruit à l'intérieur de sa tulipe renversée. Hélas ! il faudrait que son tintement traversât le temps, remontât l'espace de plus d'un siècle, pour arriver à l'oreille du passé. Fou que je suis, Jacinto et Geromino ne sont plus que des ombres vaines !

Cependant les ombres entendent parfois les appels des vivants. Je le sais. A défaut de ces deux vauriens qui ne veulent pas répondre, ma porte s'entr'ouvre pour un pas léger et furtif. On a marché derrière moi. Je sens une main sur mon épaule. Ma plume tremble entre mes doigts et verse sur mon papier blanc un large pâté noir. Il ressemble à ces petits masques ovales en taffetas sombre que les belles dames de Venise se posaient sur le visage, mais je ne veux pas me retourner et je regarde fixement sur ma table mon écritoire, rouge comme doivent l'être mes joues, chaudes de regret et de plaisir.

LE TRAGHETTO

A A. Gilbert de Voisins.

Les longues dalles sonores de l'étroite « calle » aboutissent aux planches de l'embarcadère où attendent les gondoles du traghetto San Gregorio. Elles attendent, patientes, paresseuses et engourdies, mais elles ne sont jamais tout à fait immobiles, car elles oscillent au moindre remous et, souvent, elles balancent, comme pour nous faire signe, le fer dentelé de leur proue.

J'obéis, et me voilà assis sur le tabouret de cuir noir. La gondole démarre à

reculons, puis, doucement, elle vire. A la poupe, l'homme rame. Il a derrière lui le décor de marbre de la Salute, puis sa stature se détache sur l'eau et le ciel jusqu'à ce qu'elle se dresse sur le fond romantique des palais de la rive que l'on aborde au campo San Zobenigo, où je débarque sous la petite treille à feuilles recroquevillées, en prenant bien garde à un faux pas, car le vieux Pasqualino, qui me salue gravement du bonnet, rirait de voir tomber à l'eau ce passager maladroit et qui parle une langue incompréhensible.

Aussi, laissé-je descendre avant moi mes compagnons de trajet. Le dernier, je me lève après avoir déposé bien en vue ma monnaie le long du bordage, selon la coutume des gens d'ici, ce qui m'évite au moins un peu du mépris qu'ils

éprouvent envers quelqu'un qui, sans être infirme ou impotent, occupe le tabouret comme un podagre ou une femme enceinte, car c'est debout que l'on passe au traghetto, si l'on ne veut pas encourir le regard moqueur de filles en châles noirs, dont les hautes coiffures aux coques gonflées font songer à des coquillages.

Oui, mais je choisirai une nuit tranquille, une de ces nuits limpides où le Grand Canal est comme un fleuve de verre. J'appellerai le gondolier somnolent et je monterai dans sa gondole qui ressemble au croissant d'un astre noir. Je m'y tiendrai solidement et attentif à l'équilibre, en regardant devant moi pour éviter le vertige de l'eau, les yeux fixés au fanal rouge et au fer luisant, les jambes bien écartées, en vrai Vénitien,

et, au lieu du prix ordinaire, je laisserai par plaisir, au gondolier, une grande pièce d'argent, neuve et ronde comme cette pleine lune qui brille dans le ciel de Venise, au-dessus de la Salute.

LA BELLE DAME

Au Prince Frédéric
de Hohenlohe-Waldembourg.

Elle n'a plus ni serviteurs empressés à lui présenter, quand elle sort, son éventail, son masque et ses gants, ni gondole noire et dorée où l'on s'allonge aux coussins du felze, en regardant, à travers la vitre en biseau, le spectacle du Grand Canal, ses façades magnifiques et diverses. Elle n'a plus sa villa sur la Brenta, ni à Venise son palais, un de ces palais où l'on aborde à des marches de marbre et où les plafonds de stuc sont peints de fresques fraîches.

Maintenant, hélas! elle habite chez l'antiquaire, dans un réduit bas, au fond d'une cour humide où il y a une treille et un puits sculpté, au bord duquel vient parfois se poser un pigeon. De toutes ses splendeurs d'autrefois, elle n'a conservé que le costume où on l'a peinte sur cette toile qu'entoure un cadre dédoré. Approchons-nous : les vieux portraits aiment qu'on leur parle et ils ont parfois des sourires que l'on n'oublie plus.

Elle était belle et riche, sans doute, car sa robe est d'une très somptueuse étoffe. Ses cheveux sont peignés avec art et arrangés en une coiffure compliquée. A son cou, qui est blanc, rond et un peu gras, s'agrafe un collier de jaseran. Le fermoir est un pendentif où le joaillier a fait d'une grosse perle baroque le ventre bossué d'un scorpion d'émail. Elle a le

visage doux et clair, la bouche petite et rouge, mais ses yeux sont mélancoliques.

Oui, et son regard ne va pas à ce qui l'environne. Il est indifférent aux meubles vermoulus, aux porcelaines ébréchées et même aux toiles d'araignées qui pendent dans les recoins obscurs de la boutique. La dame contemple ses mains qu'elle a posées sur ses genoux, ses mains sans bagues, mais dont les doigts délicats tiennent un petit médaillon ovale où l'on distingue un portrait en miniature.

L'artiste qui a peint la patricienne et ses atours, d'une brosse large et un peu hâtive, a réservé sa patience pour ce détail du tableau. Là, son pinceau s'est fait minutieux et subtil, pour traiter à la loupe ce personnage minuscule. C'est un jeune homme en bel habit, au visage agréable

et souriant. Ah ! comme elle le considère avec tendresse, avec amour !...

De tout le passé, n'est-ce pas lui seul qu'elle regrette ! Si elle pense quelquefois à son palais de marbre et à sa villa, c'est qu'il se plaisait à l'y venir visiter ; si elle songe à sa gondole, c'est qu'ils s'y étendaient côte à côte et qu'à l'abri du felze clos ils échangeaient de douces paroles et des caresses aussi longues que leur souffle. Ah ! si seulement elle pouvait remuer ses mains inertes et porter jusqu'à ses lèvres cette miniature où sourit son amant ! Si elle pouvait sentir à sa bouche son baiser imperceptible !...

J'ai toujours aimé les vieux portraits, mais les antiquaires en demandent bien cher. J'aime les vieux portraits romanesques et qui disent des histoires de

jadis, des histoires d'amour, de serments et de regrets. « — Allons donc, monsieur Carlozzi, cent lire, cette croûte, vous vous moquez... — Ah! signore, signore, pouvez-vous dire... » Et M. Carlozzi me suit en levant les bras, tandis que j'arrache à la treille une feuille jaunie et que sur le puits de la petite cour humide un pigeon roucoule langoureusement comme pour m'attendrir en faveur de l'abandonnée.

LE CAPRICE DE BETTINE

A René Boylesve.

Je connais plusieurs hommes qui ont possédé Bettine et qui parlent de son corps. Moi aussi, sous la robe, je la devine comme ils me l'ont décrite. Je vois ses épaules, sa gorge petite et ronde, son corps qui respire, ses cuisses un peu grasses, et ses jambes. Lorsqu'elle vient à moi et me tend sa main dégantée, il me semble que je communique avec tout le reste de sa chair nue.

Je sais également la manière dont elle s'abandonne avec ce sourire distrait et ce

regard ironique sous ses paupières à demi baissées, ce sourire et ce regard dont ils parlent tous et par lequel elle se prépare au plaisir. Je sais même les caresses qu'elle préfère. Elle ne redoute aucune des familiarités du lit. Elle est ardente et parfumée. Sa peau est douce, disent-ils.

Beaucoup en ont respiré l'odeur et touché les délicatesses les plus secrètes. Pourquoi ne ferais-je pas comme eux? Les occasions ne me manquent pas. Lorsqu'en gondole nous nous promenons sous le felze, elle en emplit vite l'étroitesse close de son parfum irritant. Indolente elle s'alanguit aux coussins et elle allonge ses jambes souples jusqu'à ce que, redressée, elle souffle la buée de son haleine sur la vitre de la fenêtre où, en riant ,elle écrit du bout de son ongle

aigu un mot qu'elle ne veut pas que je lise.

Oui, les occasions ne me manquent point. Bettine vient souvent chez moi en gondole ou à pied par les calli détournées. Elle me rejoint sur l'altana où je prends le frais et elle s'accoude pour regarder la pente écailleuse du toit de tuiles. Quand nous descendons, elle apprécie mes fauteuils de cuir et mes divans de tapis. Elle s'assied, cause, rit, débite des choses indécentes. Je l'écoute et je crois quelquefois la voir nue, tant ses paroles la dévêtent.

Mais non ! pour qu'elle sorte devant moi, toute nue, des étoffes qui la couvrent, il faudrait l'en dépouiller de force. Il faudrait saisir ses poignets et peser sur ses épaules, la renverser et la main-

tenir. Et, quand bien même j'y parviendrais, ce ne serait plus la vraie Bettine que j'aurais là. Ce serait un corps irrité, qui se débat et se refuse, un corps que roidit la lutte et que convulse la défense.

Hélas ! ce que je voudrais d'elle et que je n'obtiendrai sans doute jamais, c'est ce sourire dont ils parlent, ce regard sous les paupières abaissées et par lequel elle se prépare au plaisir. Mais, avec moi, le plaisir de Bettine n'est point d'être nue de tout son corps, il est que je la voie telle à travers sa robe. Ne croyez pas pourtant que je lui déplaise, non ; elle trouve drôle, pour une fois, d'être désirée sans répondre au désir, et elle m'a choisi, par hasard, pour intercaler, parmi les fantaisies de ses sens, ce caprice de son esprit.

LA COMMEDIA

A Jean-Louis Vaudoyer.

Vous vous souvenez, cher ami, du plaisir que nous éprouvâmes, cet automne, au cours d'une de nos promenades dans Venise, à lire, un jour, sur l'affiche du Théâtre Goldini, qu'on y allait représenter une comédie du « Molière Vénitien ». La pièce promise de Carlo Goldoni était intitulée : *Il Bugiardo* — ce qui veut dire : « Le Menteur », L'excellent acteur Emilio Zago devait y tenir le rôle de Pantalon, et l'œuvre comportait, en outre, la présence de Brighella et d'Arlequin. L'idée

de voir jouer, à Venise, une pièce en masques nous séduisit immédiatement, aussi allâmes-nous, du même pas, nous assurer des places à un spectacle si plaisant !

C'est sous les arcades des Vieilles Procuraties que se tient l'homme qui les débite. Adossé à une des colonnes, son pupitre en plein vent est éclairé d'un quinquet fumeux qui contraste singulièrement avec la brillante illumination des galeries où l'électricité fait étinceler et valoir à l'envi les devantures des boutiques de bijoux, de verreries et de dentelles, dans lesquelles se vendent les produits, encore charmants parfois, des vieux Arts Vénitiens, habiles à mailler le jaseran, à souffler le verre et à entrecroiser le fil en fantaisies compliquées et délicates. Mais, ce soir-là, nous étions

insensibles à ces gentillesses, et nous attendions avec impatience l'heure où la gondole nous conduirait au Théâtre et où le gondolier, comme un Arlequin nautique, frapperait l'eau, de sa rame, ainsi que du plat d'une batte marine.

Il était déjà en scène, quand nous arrivâmes, le véritable Arlequin, et il s'y évertuait en compagnie de Brighella. Dans un décor naïf qui figurait la perspective du Grand Canal, il frétillait en son habit collant et multicolore. Le masque noir grimaçait sur son visage comme sur celui de Brighella, et tous deux débitaient mille sornettes qu'interrompait Pantalon, le couteau à la ceinture et la longue barbiche au menton. Ah! les beaux masques! Comme eux seuls nous intéressaient et comme nous importait peu l'intrigue de la pièce! Que le

Bugiardo mentît bien ou mal et se tirât ou non de ses « bugie », ce n'était point notre affaire! Nous n'en avions qu'au légendaire trio! Ah les beaux masques! Ils étaient comme les Majuscules enluminées et vivantes d'un alphabet dont nous ne déchiffrions guère les autres lettres, tandis que celles qu'ils figuraient nous devenaient, à leur seul aspect, facilement lisibles.

Chacun d'eux, en effet, ne représente-t-il pas quelque chose d'invariable et de traditionnellement convenu? N'ont-ils point une valeur de symboles parlants? Admirables masques, ils n'ont qu'à se montrer pour qu'on les sache tout entiers! Aussi, avec quel plaisir nous les regardions, et autant par l'amusement qu'ils donnaient que parce que, autour d'eux et grâce à eux, nous évoquions

tous les personnages de cette Comédie Italienne, si gaie, si bouffonne, si libre, si gracieuse, si poétique même, qui mêle le rire aux chansons, l'emphase au naturel, la nazarde au dialogue, et dont la troupe errante et pittoresque n'a pas dédaigné, un jour, la guitare au dos et la plume à la toque, de passer les monts et de s'arrêter, un instant, dans ces beaux jardins français où, au murmure de nos fontaines, sous les ombrages de nos bosquets, elle a posé devant notre grand Watteau dont elle charma les yeux tristes et divertit l'âme galante et mélancolique...

Ce sont ces personnages de la Comédie Italienne que vous célébrez, cher ami, dans les délicats sonnets de votre *Commedia*. Il n'est pas une des seize pièces dont elle se compose qui ne con-

tienne quelque trait heureux ou quelque image séduisante. Seize fois, avec un art spirituel et solide, vous avez assemblé les quatorze vers qui constituent le cadre de ce genre de petit poème, à la fois si précis et si souple, et chaque fois, vous y avez réussi un tableau original. Vous en avez peint les sujets avec les plus fines couleurs, et chacune de vos figurines demeure en l'esprit avec l'attitude que vous lui avez donnée! — et qui lui reste. Je suis sûr que votre hommage sera agréable à leurs Ombres légères. Vous avez levé la toile sur elles et, quand le jeu a été fini, j'ai vu, avec regret, l'instant où, sur la pourpre du rideau, comme vous le dites si joliment :

S'élève un ruban bleu de la chandelle éteinte.

Mais consolons-nous, car nous la rallu-

merons à notre gré, puisque vous avez eu la bonne idée de réunir en une plaquette commode ces vers si gracieux et si colorés.

J'aime aussi que vous ayez confié à un imprimeur de Venise le soin de les imprimer avec des beaux caractères vénitiens. Voilà, je vous l'avoue, qui m'agrée fort. J'y vois moins une curiosité bibliographique qu'une preuve que vous êtes atteint, à votre tour et comme tant d'autres, par le sortilège de la Ville inexplicable. Je l'avais deviné d'ailleurs par votre plaisir d'y être et par votre regret de la quitter. Et ce n'est pas de Venise seulement que vous avez contracté le goût, mais de toute cette terre d'Italie, si noble, si passionnée. Je vous comprends. A qui l'aime, si elle est exigeante, elle est en retour, généreuse. Elle rend plus qu'on ne lui donne. Nulle

part ailleurs on ne se transforme, on ne s'achève mieux. Elle nous aide fortement à devenir ce que nous devons être. C'est pourquoi j'ai été heureux de vous rencontrer à Venise.

Vous y reviendrez. J'y suis encore. Au moment où j'écris cette page, le crépuscule assombrit le Grand Canal, les cloches sonnent dans un ciel gris de Novembre. De ma table, par la fenêtre, je vois glisser sur l'eau les gondoles, conduites par leurs noirs Arlequins. Çà et là, une lumière s'allume à la façade d'un Palais. Le bonhomme des Procuraties doit éclairer son quinquet à l'huile au-dessus de son pupitre de bois ciré. Mais, aujourd'hui, on ne joue pas de Goldoni, le bon Zago ne se grime pas en Pantalon, et le ciel seul, comme disait notre Molière, va s'habiller, ce soir, en Scaramouche.

LE STRATAGÈME

A Ugo Ojetti.

C'EST une grande chambre carrée. Une natte couvre le pavage. Le lit de fer peint s'abrite sous une moustiquaire de tulle. La table ronde est ornée d'un tapis de velours usé pareil à celui qui tend les sièges et les dossiers des fauteuils. Sur la muraille de papier, des gravures médiocres en des baguettes d'un or terni. Aux deux fenêtres pendent des rideaux de mousseline.

Lorsque l'on marche, le sol suspendu gémit bizarrement. Le pas communique

aux meubles des vibrations sournoises. Cependant, quand je suis là, j'ai peine à me tenir en repos. Est-ce la faute de la dureté des fauteuils, où le corps se fatigue au lieu de se reposer? je me lève fréquemment. Le silence craque de bruits distincts : je m'arrête. Puis comme attiré par une force secrète, je vais à l'une ou l'autre des fenêtres.

Ah! chères fenêtres, avec quelle joie je soulève votre humble mousseline molle et fripée! avec quelle force je tourne votre crémone difficile et qui résiste à la main, soit que je vous ouvre brusquement, soit que j'appuie mon front à vos vitres! Ah! chères fenêtres, d'où l'on a une vue toujours la même et que je connais bien, mais qui, chaque fois, charme mes yeux et me fait battre le cœur!...

Je regarde. Voici l'étroit et double quai qui borde un petit canal d'eau muette. Quelques gondoles attachées et oisives y séjournent. Elles n'ont ni leurs coussins de cuir qu'agrémente une chenille de soie, ni leurs tapis de fond et de poupe, ni leur felze. Elles sont dépouillées de leurs atours marins. Elles attendent, nues et indolentes, de tout leur noir corps engourdi et où ne semble vivre que leur fer de proue qui rit de toutes ses dents de métal.

Il rit, parce qu'il passe beaucoup de monde sur le quai. Les dalles en sont sonores de pas divers : enfants qui trottinent ou courent ; femmes qui se hâtent ou s'attardent en traînant leurs socques, le châle aux reins, la tête chargée de chignons qui gonflent ; agent de police aux lourdes semelles qui fait sa ronde, le

manteau aux épaules, coiffé d'un tricorne de sbire de comédie, et qui remet dans le bon chemin un groupe d'étrangers. Le « Baedeker » sous le bras, ils vont de l'Académie à la Salute ou se dirigent vers les Gesuati, à moins qu'ils ne cherchent à travers les calli enchevêtrées le traghetto San Gregorio.

Car c'est en ce quartier de Venise, dont le triangle, fermé par le rio San Trovaso, porte à sa pointe la Dogana di Mare et sa Fortune d'or qui vire au vent, entre les Zattere et le Grand Canal, c'est en ce quartier, si mélancolique et si solitaire, où la Badia cache son cloître humide et charmant, où la pauvre église de Santa Agnese montre à découvert dans son petit campanile sa grosse cloche qui s'agite, c'est là, entre le Campiello Barbaro et le Campo San Vio, sur les Fon-

damenta Venier, qu'est la maison où j'habite, — où j'habite, plus heureux qu'un Doge.

Je l'aime, cette maison. J'aime sa façade jaune, ses deux étages, ses volets peints en ocre, sa porte où luit la sonnette de cuivre, son étroit vestibule pavé de mosaïque domestique, son escalier aux marches propres, au bas desquelles je trouve souvent, oublié là par la servante, un panier de légumes ou de poissons ; je l'aime, avec son palier où brûle contre le mur, accrochée au fond d'une coquille de pierre sculptée, une lampe qui sent fort; je l'aime avec sa grande chambre dont les fenêtres donnent sur un peu de cette Venise que, de leurs carrés de vitre, elles semblent déjà encadrer précieusement et mettre sous verre dans le souvenir.

Devant moi, entre les maisons qui ont l'air de reculer pour lui faire place, s'étend un petit campo. J'y aperçois, à travers l'arcade d'un portique blasonné, un puits et un coin de jardin où des linges sèchent à des ficelles. Au delà, je vois des maisons avec leurs hautes cheminées à la vénitienne, enturbannées, ou dont les hottes font penser à des boîtes à surprises. On dirait que dans chacune d'elles doit être enfermé un personnage de comédie ou de carnaval !

Que j'eusse donc aimé à revêtir un de ces costumes de farce et de joie, à m'envelopper tout entier de l'ample tabaro et de la baüta de satin, à porter sur mon visage un de ces masques de carton blanc dont la grimace immobile semble être descendue de la lune ! Mais pour cela il m'eût fallu vivre au temps où la Cité po-

sait, avec ses palais et ses passants, en ses habits de fête, pour le pinceau des Guardi, des Canaletto et des Longhi ; où elle confiait ses galants secrets à la plume d'un Gozzi, d'un Goldoni ou d'un Casanova. C'est dans leurs tableaux et dans leurs livres qu'il faut chercher ses atours et ses mascarades, à moins que chez l'antiquaire vous ne rencontriez par hasard quelqu'une de ses défroques de jadis, pendue à un clou, et dont l'étoffe vide sent la poussière, l'ambre, et le pipi de rat.

Il y a beaucoup d'antiquaires ici. Certains même occupent tous les étages d'un palais et l'encombrent de mille choses curieuses et vieilles, car Venise ne se donne pas seulement aux étrangers en sa lumière et en sa couleur, en la beauté de ses journées et de ses nuits, en ses

eaux éternelles et en ses pierres qui s'usent, elle se vend à eux en ses peintures et en ses marbres, en ses dentelles et ses verreries, en ses ingéniosités délicates et somptueuses ; elle disperse sa grâce et son luxe d'autrefois par les innombrables mains qui trafiquent de ses dépouilles.

J'ai, justement, pour voisin un brocanteur ; mais celui-là n'a pas de vastes galeries, ni de magasins regorgeants ; il ne possède qu'une pauvre boutique, basse et sordide, au rez-de-chaussée d'une des maisons délabrées de mon petit quai, un taudis sombre où il abrite, tant bien que mal, du vent et de la pluie, son bric-à-brac misérable : tableaux écaillés où l'on ne distingue plus rien, poteries ébréchées, meubles boiteux, nippes décolorées, loques, débris, brimborions éclopés, qu'il

défend des indiscrets par une barre de bois placée en travers de la porte, toujours ouverte...

Le drôle d'homme ! Si je connais, un par un, les objets de rebut en quoi consiste son commerce, lui, je ne l'ai jamais vu. A quelque heure que je passe devant son échoppe, il n'est jamais là. Au rebours des autres marchands, il ne guette pas l'acheteur, il ne sollicite pas le client, il n'attend pas la pratique. Le matin, il se contente d'enlever son volet, puis il dispose dans sa porte la barre transversale et protectrice, et il décampe ! Où va-t-il ? à quelle mystérieuse occupation ? vers quelle trouvaille ou quel encan ?

Mais un jour, malgré la barre et l'odeur de moisissure qui se dégage de son antre, j'en franchirai le seuil et j'en-

trerai chez lui. J'ai distingué, tout en haut, sur un rayon obscur, un pot de faïence qui me plaît, un de ces pots à onguent, comme on les fabriquait à Udine, et qui présente en guises d'anses deux petites figures de vieillards barbus et narquois. Je grimperai jusque-là, à l'aide de quelque chaise boiteuse, et j'emporterai la chose, sans payer ; mais comme j'aurai été aperçu par les enfants qui jouent sur le quai ou par le gondolier qui nettoie sa gondole, il faudra bien que mon volé vienne réclamer à son larron le prix du larcin.

On sonnera à ma porte. J'entendrai gravir l'escalier. Il y aura sous ma fenêtre un groupe de femmes gesticulantes. Leur agitation donnera de beaux plis à leurs châles. Leurs voix rauques et zézayantes viendront jusqu'à moi. Le vendeur de

poulpes, qui trimbale dans une bassine de cuivre sa rose denrée marine, s'arrêtera pour savoir ce dont il s'agit. On grattera à ma serrure, et mon bonhomme entrera dans ma chambre.

Il entre, accompagné par l'agent de police au manteau de carnaval et au tricorne de comédie, qu'on dirait sorti d'une des hautes cheminées et qui rappelle les sbires du temps où l'on enfermait les gens sous les Plombs ou dans les Puits. Ils me saluent tous deux poliment, et, après de longues explications où nous ne nous comprenons guère, je remets au mystérieux brocanteur, que j'ai bien forcé à se montrer, une belle pièce d'or, en échange du pot volé dont les deux petites figures barbues et sales doivent ressembler à la sienne ; mais s'il n'est pas beau, mon vieux voisin, tel qu'il est, je l'aime,

comme j'aime ce quartier où il habite, entre les Zattere et le Grand Canal, non loin de l'Académie et la Salute, à cette pointe de Venise qui porte à son extrémité, docile à tous les vents du ciel, la statue tournante de la Fortune.

PALAIS A VENDRE

A Julien Ochsé.

C'EST un vieux et beau Palais dont la haute façade domine de ses trois étages un étroit rio où baignent les marches de sa porte que surmonte, délicatement sculptée au linteau, une tête de femme casquée. Cette figure de guerrière mélancolique abaisse sur ceux qui entrent le regard vigilant de ses longues paupières, mais, hélas ! le plus souvent, elle n'a rien d'autre à considérer que le reflet de sa propre image dans l'eau verdâtre du petit canal solitaire, car il est bien rare qu'une gondole s'arrête au bas de l'escalier, entre les pali déteints et branlants,

et que quelqu'un en descende pour tirer l'anneau de bronze de l'antique sonnette dont le carillon lointain fait accourir, avec un bruit de clés et un claquement de savates, la gardienne de ce noble et désert logis.

Et cependant elle est à vendre, cette belle demeure, à vendre tout entière de son « mezzanino » à son « piano nobile », à vendre avec ses vastes salles sonores, ses spacieuses galeries, ses nombreuses chambres, ses escaliers, avec ses immenses greniers, à vendre avec son silence et sa solitude, avec le puits de son vestibule seigneurial et son bout de jardin où gisent et s'effritent dans l'herbe humide deux statues démembrées et moussues, si informes, si usées qu'aucun antiquaire ne voudrait d'elles, tant elles sont de pauvres choses défigurées et lépreuses...

Il est à vendre, ce beau vieux Palais, et il le sera sans doute longtemps, car les acquéreurs ne se pressent pas. Aussi, c'est qu'il est situé dans un des quartiers de Venise que les étrangers ne fréquentent guère ! Pour y parvenir, il faut quitter le Grand Canal et s'engager dans le lacis compliqué des petits canaux. C'est après bien des détours que l'on atteint l'humble rio où se dresse la façade inattendue et d'autant plus imposante qu'elle vous écrase par son manque de perspective. Rien d'étonnant donc à ce que la guerrière pensive du seuil ait à attendre longtemps encore, sans doute, le moment de saluer son nouveau maître, celui dont les pas résonneront, un jour, sur les dalles humides du vestibule et qui y fera entrer avec lui la lumière, le bruit et la vie.

Mais en attendant, quelle misère, quel délabrement, quel abandon! Où est le beau mobilier de jadis qui attestait la richesse et le goût de la famille dont le palais porte toujours le nom patricien? Dans les vastes galeries, décorées de stucs délicieux aux arabesques vertes et roses, les panneaux sont vides des toiles qui les ornaient. Où sont les scènes mythologiques et les portraits d'apparat? Où est le Sénateur peint par Tiepolo ou par Longhi, en sa belle robe rouge, avec son ample perruque poudrée? Où est la belle dame en costume de parade ou en habit de carnaval? Disparus les larges fauteuils à dossiers armoriés! Disparus les lustres aux mille bougies et les miroirs aux mille reflets. Partout le délabrement et l'abandon; partout le silence et la solitude.

Et pourtant le vieux Palais garde une

surprise à ses visiteurs. Tenez, c'est là, derrière cette porte garnie de cuir rouge dont les lambeaux pendent lamentablement. Poussez le battant, vous voici dans une vaste chambre où, par un hasard étrange, quelque chose a échappé à l'avidité des brocanteurs. Certes, il lui manque ses belles commodes et ses hautes armoires de laque verte ou jaune peintes de fleurs, d'oiseaux et de Chinois. Elle n'a plus ses appliques de Murano et ses consoles de rocaille, mais les murs ont conservé leur papier de tenture, un papier du XVIIIe siècle où, sur un fond argenté, des guirlandes langoureuses s'enlacent autour de galants bouquets. Et ces guirlandes et ces bouquets, cette chambre semble les offrir à celui qui viendra peut-être, un jour, rendre à la vieille demeure quelque chose de son éclat d'autrefois.

Et n'est-ce pas aussi à cet inconnu qu'est destinée cette autre surprise que le Palais lui réserve? Celle-là en est une que l'on ne trouve vraiment qu'à Venise. Elle consiste en un charmant petit théâtre d'appartement avec sa rampe, ses quinquets, sa toile de fond qui ne représente rien moins que la place Saint-Marc. En ce décor, pendent à leurs fils une douzaine de pantins délicieux. Ce sont tous les héros de Goldoni ou de Gozzi : des Vénitiens et des Vénitiennes en habit de carnaval avec le tricorne, la baüta et le masque, auxquels se mêlent les personnages de la farce, Pantalon et Brighella, Arlequin et Lucinde, tandis qu'au milieu d'eux se dandine un magnifique Centaure, à la fois si héroïque et si godiche que l'on ne peut s'empêcher de sourire en le voyant lever son sabot de cheval et cambrer son torse

d'homme sur lequel s'étale une belle barbe noire.

Ah! quelles agréables heures j'ai passées devant ces marionnettes! Que de fois elles se sont animées à mes yeux! L'amusant spectacle qu'elles m'ont donné! L'agile Arlequin enlaçait la souple Lucinde. Les bouffonneries de Pantalon répondaient aux grimaces de Brighella. Souvent il m'a semblé entendre piaffer et hennir le Centaure barbu. Grâce à eux tous, la vieille Venise s'évoquait à ma rêverie, en ses plaisirs et ses fêtes, sa gaîté et sa fantaisie, sa pompe et sa volupté. Populaire et patricienne, la ville marine revivait en ma pensée. Et l'illusion était si forte que je me sentais devenu un de ses fils d'autrefois. Venise m'adoptait. Moi aussi, j'allais vêtir l'ample manteau rouge ou noir, me coiffer du

tricorne et placer sur mon visage le masque de carton. Ma gondole ne m'attendait-elle pas pour me conduire à la Piazzetta? Après avoir flâné sous les arcades des Procuraties, je terminerais ma soirée dans les salles de jeu du Ridotto; puis, la bourse pleine de sequins, je reviendrais dormir dans ma belle chambre toute tendue de papier d'argent... Mais soudain un bruit de pas interrompait ma rêverie. C'était la gardienne du palais qui venait voir si le Centaure de carton n'avait pas emporté au diable ce singulier acquéreur qui, presque chaque jour, moyennant la redevance d'une légère monnaie, s'attardait longuement à errer parmi les salles désertes et à converser, des heures entières, avec des marionnettes démantibulées.

LE PEINTRE

A Maxime Dethomas.

Je sonne une dernière fois, et je lâche le cordon qui pend le long de la porte. J'écoute le carillon de la clochette qui retentit dans le vestibule sonore et dans tout l'appartement vide. Maintenant, je suis certain qu'il ne viendra pas m'ouvrir, comme il le fait d'ordinaire, le pouce au trou de sa palette, qui ressemble à une mosaïque fondue, tandis que, de l'autre main, il boutonne son gilet. Je n'ai plus qu'à descendre l'escalier, sans même demander au concierge où est son

locataire, car il me répondrait que : « Monsieur est en voyage ».

Il a, sans doute, établi son chevalet au coin de quelque « calle » ou sur les marches de quelque pont, à moins que, dans sa gondole presque immobile, à l'ombre d'un mur de palais, il n'en dessine le reflet dans l'eau. Parfois d'autres gondoles frôlent la sienne et la balancent doucement. De grosses péottes pansues passent, chargées de légumes, de fruits, de planches, de plâtre... Un homme rame seul, debout dans un sandolo, et tourne la tête pour regarder cet original qui écrase sur le papier son fusain, — qui grésille, comme un moustique.

Personne, mieux que lui, n'a peint Venise. Ne lui en demandez pas les aspects célèbres : il ne vous montrera ni le Palais

Ducal, ni les Procuraties, ni Saint-Marc, ni la Salute, ni le Rialto, mais il saura choisir pour vous émouvoir l'angle d'un petit campo désert, un vieux mur qui découvre à marée basse des coquilles marines incrustées parmi des fines algues, une cour avec un puits où des guenilles sèchent à des ficelles, la Venise secrète et singulière dont le charme fétide et délicieux ne s'oublie plus quand on l'a, une fois, ressenti.

C'est celle-là qu'il a peinte, mais dont il ne parle jamais. Les mois et les mois qu'il y a passés ont-ils donc disparu de son souvenir? Jamais il ne prononce le nom de la ville quand nous sommes ensemble, quoique nous pensions l'un et l'autre à elle. Nulle part elle n'est plus présente que dans cet atelier. Elle est dans ces toiles retournées contre le mur

et que j'imagine à ma guise, tout en regardant dans une vitrine quelqu'une de ces fioles transparentes rapportées de là-bas et qui semblent toujours contenir de l'eau de la lagune, tandis que, sur le parquet, se roule un chat qui porte au cou un de ces colliers en boules de verre coloré qu'on fabrique à Murano, — un chat trapu, rond et baroque, qui a l'air de ces animaux un peu diaboliques dont Carpaccio animait ses compositions et dont il ornait ses terrains semés de fleurettes délicates, sous les pas de ses San Giorgio et de ses Santa Orsola.

LE NAIN

A P.-J. Toulet.

C'EST un nain qui est bossu. Son corps chétif et contourné supporte mal une grosse tête au visage souffreteux, et sa main, au bout d'un bras tordu, offre aux promeneurs des boîtes d'allumettes et des cartes postales. Je le connais bien. Je connais sa démarche, à la fois sautillante et grave, car sa personne falote a je ne sais quoi d'important qui convient aux lieux qu'il fréquente et qui sont les plus beaux du monde.

Bien souvent, quand je débarque aux

marches de marbre de la Piazetta, je l'aperçois debout entre la colonne du Saint et la colonne du Lion. Comme elles dominent de leurs hauts fûts de porphyre sa petitesse d'avorton! D'autres fois, il rôde sur les dalles de la place Saint-Marc. Il lui faut plus d'une enjambée pour passer de l'une à l'autre, et son ombre au soleil y dessine à plat la caricature de sa difformité.

Elle ne l'empêche pas pourtant d'être agile, car il n'est guère d'endroits de la cité où je ne l'aie rencontré, des Frari à Santa Maria Formosa, de San Giobbe à l'Arsenal, de la Salute à la Madonna dell'Orto. Je l'ai vu devant San Zanipolo, assis auprès du piédestal du Colleone. Je l'ai vu à San-Giorgio dei Schiavoni; je l'ai vu aux Miracoli où l'on vient admirer, sculptés dans un marbre blanc comme

le sel, des petits dieux marins et des sirènes écailleuses...

Partout, il me reconnaît. Il ne tend plus la main, mais il me salue et attend mon aumône habituelle. Il redresse son pauvre petit corps et ses yeux semblent me dire...

Ils me disent, ses yeux : « Merci, seigneur étranger, de ne pas penser comme les autres que si je mendie ainsi c'est pour soutenir ma chair infirme. D'ailleurs ne suffit-il pas de bien peu pour me nourrir? Les poulpes et la polenta ne sont pas chers à Venise. Vous, vous avez deviné pourquoi je guette avidement le sou qu'on me donne. Ajouté à son pareil, il devient pièce d'argent. Elle-même se change en or, et c'est avec cet or que je recouvrerai quelque jour ma dignité perdue. »

Son regard brille. « Ah ! ces loques sordides où je m'enveloppe aujourd'hui, puissé-je, enfin, les abandonner à jamais ! Je sais un tailleur, au Rialto, qui me coudra, à ma mesure, un de ces doux habits de couleur et une de ces culottes à boucles comme on les portait autrefois, avec le tricorne à galons sur une courte perruque ronde, et alors, je n'aurai plus honte de mes jambes cagneuses et de mon dos gibbeux. »

Il s'est planté devant moi fièrement : « Non !... Je redeviendrai pareil à ces anciennes figures grotesques comme vous en avez pu voir en visitant les villas de la Brenta. On les aperçoit en allant de Fusine à Dolo, à Strâ ou à Mestre. Elles gardent les jardins qu'elles amusent de leurs grâces naines. On les plaçait de chaque côté du portail pour divertir les

yeux des visiteurs. Elles achèvent, en la pierre où elles s'effritent, leurs vies accoutrées et contrefaites. Je suis l'une d'elles, et nous sommes parentes de ces pygmées d'Afrique, au teint basané sous leurs vifs turbans à aigrettes, qui mêlent aux festins de Véronèse leurs souquenilles éclatantes et barbares et qui, dans la fresque de Tiepolo, au palais Labbia, soutiennent de leur poing nègre la queue en satin d'argent de la belle reine Cléopâtre. »

IL PALAZZO

A la Princesse
A. de Caraman-Chimay.

Le soir, il a l'air d'une ruine hantée, avec ses fenêtres lumineuses en sa façade basse de marbre pâle. Au jour, ce n'est qu'un vieux et vaste palais inachevé qui dresse le long du canal sa base puissante où sont sculptés des mufles de lions. Tel qu'il est, on a tiré parti de ses blocs solidement joints et l'on a utilisé l'unique étage de sa construction interrompue. Par sa porte, on aperçoit, à travers la grille de fer forgé, le feuillage d'un jardin dont un haut cyprès pointe dans le ciel.

Souvent, j'aborde aux marches de la terrasse qui arrondit presque au ras de l'eau son double terre-plein, mais quelquefois, au lieu de franchir la grille pour la visite aux amies qui se sont fait de la vieille demeure un logis commode et hospitalier, je m'arrête là, et je reste accoudé au balustre, à regarder les péottes ventrues, les agiles sandolos ou les gondoles au felze noir et doré, drapé d'une traîne de cour.

Je resterais ainsi plus longtemps, si je ne me sentais observé. Instinctivement, je me retourne. Il n'y a personne sur la terrasse, sinon les deux statues que je connais bien. Elles représentent deux jeunes garçons d'autrefois. Leur habit est à la mode du dix-huitième siècle et leur manteau s'ouvre sur leur culotte. Ils portent des souliers à boucles et de grands

chapeaux dont le bord est rabattu. Ils ont l'air simples, naïfs et un peu rustiques, et leurs figures sont joufflues. Ils tiennent chacun un pot à braise et une lanterne. Et ils me considèrent avec une attention silencieuse, comme s'ils voulaient me dire quelque chose.

Mais, à quoi bon? A défaut de leurs paroles, leurs ustensiles ne suffisent-ils point à m'avertir? La lanterne ne signifie-t-elle pas que les jours raccourcissent et que les nuits deviennent plus longues? Le chauffoir n'indique-t-il pas que la saison s'avance, que l'été est loin et que la douce automne elle-même s'achèvera bientôt? Adieu les riches soleils sur la pierre, les eaux et les feuillages! N'est-ce pas cela, petits valets malicieux, que veulent dire vos mains transies et vos attributs d'hiver?

L'hiver! mais ne sais-je déjà pas qu'il est proche? Il s'annonce par la lumière plus rare et par l'air plus vif. Il détache les dernières feuilles jaunies de cette glycine de la balustrade. N'est-ce pas lui qui me présente en ces corbeilles de pierre ces fruits sculptés? Il parle par la voix du vent. Ses fortes marées engorgent et gonflent les canaux. Venise tout entière l'accepte en un frisson lumineux. Pourquoi me montrez-vous donc ces lanternes et ces chauffoirs, petits faquins trop empressés, et à quoi sert votre avertissement narquois?

Non, je ne m'en irai pas encore! J'aime cette froide Venise de novembre en sa verrerie toute laiteuse de brume ou toute grésillante de givre. La pluie même ne me chasserait point. Peu m'importe quel ciel reflète le miroir clair ou trouble de la

lagune ! Et, quand bien même toutes les feuilles du jardin se seraient envolées, ne savez-vous pas qu'elles se changent en ces voiles d'ocre, de pourpre ou de safran qui prolongent sur les eaux comme le souvenir de l'automne? Paix donc ! et que j'attende au moins pour partir que ce croissant courbe, qui se lève vers le soir au-dessus de la Giudecca, soit devenu une belle lune ronde qui, à travers son masque d'argent vénitien, regardera s'allonger devant vous vos ombres, vos ombres qui auront l'air d'être tombées sur le nez !

LE FELZE

A Edmond Jaloux.

Le campanile rouge et la blanche façade de San Giorgio Maggiore se réflètent dans l'eau pâle et transparente et il me semble soudain que la gondole n'avance plus. On dirait que la lagune est devenue tout à coup solide et compacte, comme si elle venait de geler subitement. L'air glacé nous retient dans son bloc de limpidité immobile. Puis un grand souffle de froid passe, où tremble l'haleine de l'hiver proche. Là-bas, Venise frissonne cassante et fragile sur le ciel clair. Carlo a lâché sa rame et frotte ses mains pour

les réchauffer, tandis que je tourne la tête vers lui pour lui dire : « Vous mettrez le felze demain, Carlo, vous mettrez le felze. »

Carlo a mis le felze. Par la fenêtre, je vois mon homme qui nous attend à la porte marine. Sa gondole fait le gros dos. Sa carapace noire la bossue. Elle n'a plus son aspect ordinaire d'agile sveltesse. Elle a pris une mine entêtée et balourde. On sent qu'elle ne glissera plus si légèrement sur les canaux. Elle oscille avec gaucherie. A droite, à gauche, par les petites vitres du felze qui lui font comme des yeux, elle regardera avec sournoiserie, et Carlo tapotera cette grosse caboche en gagnant sa place de poupe où il se tient, les pieds posés sur un étroit tapis, bien en équilibre, après que, sous le dôme protecteur, nous nous

serons glissés en nous courbant et à reculons.

Mais aujourd'hui, je crains fort que Carlo et son felze ne nous attendent longtemps. Il fait si bon dans la vaste chambre un peu humide que tiédit le premier feu de la saison. Sa flamme claire pétille dans la cheminée. Sur la tablette de marbre sont posées deux vieilles verreries vénitiennes. L'une a un col étroit et sa large panse trouble semble pleine de fumée. L'autre est haute et mince et s'évase au goulot. On y a planté une poignée de ces longs cigares d'où l'on tire une paille avant de les allumer. Entre les deux bouteilles se contourne un étrange piment acheté chez le fruitier à cause de sa forme baroque et de sa couleur éclatante. Il est rouge et jaune. Il fait penser à un perroquet des îles et à une tulipe de

Hollande et aussi aux chausses mi-parties de quelque nain de Véronèse. Il ressemble également à une gourde, et c'est pour cela qu'il fait si bien entre ces deux verres de Murano, qui eux aussi s'accordent avec toutes les autres vieilleries qui ornent cette chambre. Sur sa boiserie grise, que farde le reflet des bûches, sont pendus des tableaux de la manière de Longhi et de Canaletto. Ils sont du même temps que ces meubles un peu vermoulus que la chaleur du foyer fait craquer aux jointures. Quelle douceur, assis sur cet antique fauteuil, de tendre ses semelles à la flamme, en songeant à mille choses du passé et en fumant un de ces longs cigares qui ont l'air d'un sarment de vigne ! Qu'on est bien là ! Au diable Carlo et sa gondole ! Et cependant il faut sortir. Il faut sortir, parce que, par la fenêtre, entre une lumière ensoleillée,

une lumière limpide et claire, une lumière si pimpante et si gaie que l'on se demande si, malgré la saison, il n'est pas ridicule de s'enfermer sous ce felze obscur qui bombe sa toiture goudronnée et qui étale derrière lui les plis en deuil de sa traîne de drap noir.

Oui, ne sera-t-il pas temps de s'abriter dans cette cahute mouvante et close quand l'intarissable pluie ruissellera du ciel gris, quand souffleront de la terre ou de la mer la rude Bora ou le perfide Garbino ; quand les épais brouillards envelopperont la Venise de novembre de leur voile mouillé qui semble être quelque prodigieux ouvrage de verre ou de dentelle aux fils vaporeux et cristallins ; quand les cloches des campaniles sonneront sourdes ou brusques dans l'air assoupi ou tumultueux ; quand, dans les

salles froides des grands palais, les pandeloques des lustres sembleront des congélations suspendues ; lorsque nous rencontrerons dans les calli des gens emmitoufflés dont le nez rougi imitera celui d'un masque de carnaval et que nous-mêmes, après quelque promenade où nous aurons essayé de nous dégourdir les jambes en montant les marches des ponts et en faisant résonner du talon les dalles sonores des campi, nous regagnerons, transis, la gondole qui nous aura attendus à l'escalier de quelque petit quai ? Ne sera-ce pas alors que nous serons heureux de nous blottir dans l'étroite boîte du felze que nous méprisons aujourd'hui?

Car, rappelez-vous, chère imprudente, le souffle glacé de l'autre soir. Ne vous fiez pas à cette belle journée dont le gai soleil rit de mêler ses rayons aux vives

flammes du premier feu. En vain, dans un coin de la chambre, la moustiquaire étale encore sa blanche écume de tulle. Il n'est plus besoin de la baisser pour dormir. Les « zinzari » ne font plus guère leur petite musique ailée. Le temps est loin déjà des promenades au clair de lune et des concerts sur l'eau. Les grosses barques chantantes ont éteint leurs lanternes de papier. Les fleurs se sont fanées dans le doux jardin de Giudecca. Les feuilles tombent de la treille, et les fruits de pierre des corbeilles ne sont plus tièdes sous la main au crépuscule. Le temps a passé. De la double face de l'automne, l'une a fermé les yeux sur l'été disparu, l'autre regarde l'hiver qui vient, car il est proche et bientôt ni le feu qui flambe dans la cheminée, ni même le felze clos de la gondole ne seront capables de nous défendre contre lui. Et

alors, il faudra partir et dire adieu à Venise. Oui, un jour, Carlo, après nous avoir conduits à la gare, pliera dans l'armoire sa belle ceinture à franges et son bonnet neuf, et retournera au traghetto où il oubliera ses bonnes manières de l'été, pour redevenir un de ces gondoliers querelleurs et bavards qui troublent de leurs discours et leurs disputes la ville muette où leurs rames semblent creuser dans l'eau la tombe du silence, et le pleurer de leurs larmes.

L'HIVER

A Charles Verrier.

Il fait froid dans cette Venise où j'erre à travers le dédale des rues étroites et des canaux compliqués. Le vent parfois souffle fort sur la place Saint-Marc et sur les Zattere. C'est l'hiver, et pourtant est-ce bien lui cette lumière admirable, cet air transparent et coloré où les objets apparaissent nets, solides et vivants ?

Certes, la bise rougit le nez des bons Vénitiens, mais ce fard contribue à donner à leurs visages je ne sais quel aspect de masques de carnaval. Les femmes

serrent à leurs hanches les plis des châles, si élégants sur leurs épaules étroites. Les façades des grands palais se mirent dans l'eau verte ou grise et la teignent de leurs reflets. Jamais je n'ai mieux senti la beauté de Venise. Elle s'est dépouillée de son sentimentalisme et de son romanesque et ne conserve, des mélancolies un peu emphatiques de l'automne, que sa tristesse, grave et légère à la fois, où le silence n'est plus comme une attitude étudiée, mais seulement la méditation des pierres muettes et de l'eau solitaire...

Venise a pris sa figure d'hiver, délicieuse et définitive. Quelle tentation de demeurer là, à en admirer les expressions et les couleurs, à y suivre les jeux de l'ombre et de la lumière, de cette lumière où il y a de la clarté, même

quand le soleil ne se montre pas ! Mais, hélas ! il faut partir !

Le train me ramène vers Paris, à travers la Vénétie et la plaine lombarde. A Dijon, la terre est couverte de neige. Elle blanchit des collines tristes et des vallées mornes. Et, pendant que je sommeille à moitié dans un coin du wagon, il me semble, dans un demi-rêve, qu'avec cette neige entrevue je construis l'informe mannequin par lequel les enfants représentent le Bonhomme Janvier. Sous mes mains, il prend sa forme traditionnelle de bon ours humain et, debout, il m'enlace de ses bras froids et approche du mien son trop affectueux visage, son visage de givre et de flocons.

CONVALESCENCE

En Souvenir du Palais Dario.

C'EST de la plus haute chambre de l'un de ses plus anciens palais, durant des journées de convalescence, que j'ai senti le plus singulièrement le charme de Venise. Dans mon lit, que je ne quittais guère, j'éprouvais un étrange plaisir à penser qu'au-dessous de moi s'étageait la vieille demeure et sa façade reflétée dans l'eau du Grand Canal, qui, aux jours de forte marée, monte les marches du seuil marin et envahit le vestibule dallé. J'étais heureux de songer qu'alentour s'étendait la Ville merveilleuse dont,

pourtant, je ne voyais, de mon oreiller, par la fenêtre ouverte, qu'un mur rouge contre lequel se dressait un cyprès.

Que d'heures j'ai passées à le regarder, ce cyprès, tout droit dans la lumière et le silence que n'interrompait que le bruit des cloches ! Il y en avait de voisines et de lointaines. Elles se mêlaient sans se confondre et je les distinguais exactement les unes des autres. De toutes, on eût dit que leur métal contenait un imperceptible alliage de verre. L'air apportait certains de leurs sons si clairs et si fragiles qu'ils semblaient se briser à l'oreille. Et, quand elles s'étaient tues, on conservait dans sa mémoire tout un bouquet cueilli de fleurs sonores.

Lorsque les cloches cessaient de me visiter, je ne restais pas seul. S'il m'arri-

vait de fermer les yeux, de fatigue ou d'indolence, je trouvais sous mes paupières closes le souvenir de la ville magique. Il se précisait en mille images continuellement renouvelées. Venise m'offrait ses aspects les plus délicats et les plus splendides. C'est alors que je l'ai connue vraiment et qu'elle m'a favorisé, si je puis dire, de sa plus mystérieuse présence.

Aussi, désormais, est-elle un peu pour moi comme ce portrait qui orne une des galeries du vieux palais et devant lequel je m'arrête, chaque fois que je rentre après une des longues promenades où je reprends des forces peu à peu. Elle est comme ce portrait qui représente une Vénitienne de jadis. Sa robe est d'une fraîche couleur, sa figure s'abrite derrière un petit masque rond, de velours noir, si

petit qu'il ne cache du visage que de quoi laisser le plaisir de croire deviner ce qu'on n'en voit pas. Comme aux autres, elle fait semblant de me proposer son énigme, mais je sais bien que ce n'est qu'un jeu, — car plus d'une fois elle souleva pour moi l'étoffe légère qui la défigure à dessein, quand, dans ma chambre haute, elle venait pencher sur mon lit la grâce entière de son visage, tandis que le cyprès dessinait une ombre mortelle sur le mur rouge et que les cloches répandaient dans le ciel, au-dessus de Venise, leur bruit de verre et de métal.

LA BRENTA

A Mme la Comtesse de Béarn.

Nous avons aujourd'hui quitté la lente et silencieuse gondole pour le rapide canot qui nous emporte au bruit sec de son moteur et au clapotement de son hélice. Entre la Giudecca et les Zattere, il file vivement. Son bois d'acajou et ses ferrures de cuivre luisent au soleil matinal, et il débouche bientôt dans la lagune lumineuse et plate sur laquelle flotte encore une brume légère où, derrière nous, Venise s'enveloppe. De ce fin tissu d'air irisé, elle emmaillote ses palais, ses dômes, ses campaniles, comme des choses précieuses et fragiles,

et qui demandent des soins parce qu'elles sont très vieilles, très belles et très délicates. Devant nous, il n'y a plus que l'étendue de l'eau voilée qui se déchire à notre course et qui est piquée, çà et là, par les grosses épingles noires des « pali » marquant le chenal de Fusine, entre des bancs de vases dont affleurent les grasses algues submergées.

Quand nous aurons dépassé la petite île de San Giogio in Alga qui émerge solitaire avec son bouquet d'arbres et son mur rouge, à l'angle duquel se dresse une Vierge de marbre debout sur le ciel clair, nous apercevrons la terre basse et les pauvres maisons de Fusine, car c'est là que nous allons et que nous entrerons dans la douce Brenta aux ondes lentes qui traverse tant de villages aux noms sonores et charmants, la Brenta aux

sages écluses qui, comme des marches d'eau, nous mèneront jusqu'à Strà, au pied de la vieille et majestueuse demeure des Pisani. N'est-ce pas, en effet, en vue de la visiter que nous avons quitté Venise de bon matin, pour nouer, comme un ruban de plus autour de son image, le long fil de la molle et fameuse rivière, et pour suspendre dans notre mémoire, ainsi qu'une rare et baroque pendeloque, le souvenir de la villa pisanienne ?

Entre ses rives herbues, la Brenta coule maintenant unie et lisse. A droite, à gauche, s'étendent des terres plates. Le gai feston des vignes y alterne, çà et là, avec le feuillage gracieux des peupliers et la stature monacale des cyprès. La brume marine s'est entièrement dissipée et le soleil brille dans un ciel pur. En ce doux et fin paysage, la Brenta courbe ses

herbes hautes et vertes. L'hélice du canot produit un fort sillage dont la double vague trouble et épeure des bandes d'oies et des files de canards, les bouscule, les soulève sur son remous. Et ce sont des cris discordants, des battements d'ailes effrayées. Mais voici Malcontenta et le premier barrage. Une de ces grosses barques marchandes, comme nous en avons déjà croisé plusieurs, qui sont noires avec une grande voile rouge et que l'on mène à la perche, passe l'écluse avant nous. A notre tour nous entrons dans la cuve de pierre dont on ferme les portes inférieures, puis, peu à peu, le niveau se rétablit et nous dépassons la lourde péotte ventrue qui déplie paresseusement sa voile molle à dessins bizarres.

C'est à partir de Malcontenta que les

villas se multiplient. Avec leurs statues au portail, les unes effritées et branlantes, les autres trop blanches et trop réparées, avec leurs jardins et leurs vases à fleurs, avec l'écusson qui blasonne leurs vieilles façades patriciennes, elles ont bon air; certaines sont bien entretenues et habitées. De l'une d'elles sort assurément ce landau qui promène des dames élégantes, mais, mieux que cet attelage, j'aime cette antique carriole. On y a chargé une énorme cuve à vin, à l'intérieur de laquelle le vigneron s'est installé comme dans une niche. Il conduit un petit âne rétif qui prend peur et tourne bride. Quel drôle d'équipage ! Nous en aurions ri jusqu'à Oriago, si les petits vauriens de Mira ne nous l'eussent fait oublier.

Car, à Mira, toute la population se presse pour nous voir sortir de l'écluse

et une bande de polissons nous suit à la course et nous accompagne de ses cris. Il y en a un, dans l'escorte qu'ils nous font, qui est vraiment prodigieux. C'est un vif petit bonhomme de sept à huit ans, maigre et hâlé et qui, tout en courant, ne cesse de parler et de gesticuler avec une extraordinaire frénésie. Un autre, qui porte ses souliers à la main, galope sur ses chaussettes et s'arrête pour en enlever une d'abord, puis pour enlever ensuite la seconde, tandis qu'un de ses compagnons, gros et gras, aussi pieds nus, s'époumonne en faisant, à chaque enjambée, les grimaces les plus comiques. Heureusement que le souffle finit par manquer à cette marmaille et que nous arrivons sans elle à l'écluse de Dolo, après laquelle les villas recommencent à border la rivière plus étroite et moins profonde.

Autrement que toutes ces villas blanches et vertes, vertes et roses, roses et jaunes, parmi leurs jardins et leurs ombrages verts, celle de Strà est belle en son parc aux grilles monumentales, avec sa façade pompeuse. Elle est comme théâtrale et faite pour la mise en scène d'une vie fastueuse. C'est une demeure emphatique, mais c'est aussi une demeure de paresse noble, de luxueux loisir et d'été. Il faut la voir par une journée de soleil, avec son vaste et frais vestibule que soutiennent des colonnes espacées, sa double cour dont les murs extérieurs sont décorés, à la fresque, de sujets mythologiques détériorés, avec son large escalier et sa suite de salons et de chambres, avec sa salle de bal où Tiepolo a peint au plafond des nuages, dans un air subtil, et des figures volantes. Ah! le beau décor que celui-là! Quelle peinture

facile, abondante et gaie et qui a on ne sait quoi de dansant! Quel silence ambré et lumineux et comme plein d'une muette musique! Et ce magnifique perroquet rouge et jaune que le peintre a représenté sur un balustre, en trompe-l'œil, et qui semble s'être envolé jusqu'ici d'un tableau de Paul Véronèse!

N'est-ce pas son image qui est venue nous rejoindre et ne dirait-on pas qu'elle nous accompagne maintenant d'arbre en arbre à travers le parc? N'est-ce pas lui qui nous précède, comme une flamme, dans les détours du labyrinthe de verdure qui enchevêtre les méandres inextricables de ses allées que domine une tour baroque au sommet de laquelle veille un héros empanaché dont le cœur amoureux ne bat plus sous la galante armure? N'est-ce pas lui dont le bec casse les

marrons qui tombent des branches avec un bruit sourd et qui jonchent le sol de leurs barbaresques petits turbans épineux? N'est-il pas, en effet, le bel oiseau peinturluré, le seul être vivant en cette solitude de portiques et de statues, le seul avec, peut-être, les petits chevaux de bronze qui se cabrent, minuscules, sur les colonnettes de marbre, entre les stalles vides des écuries démesurées, faites pour abriter, semble-t-il, la descendance glorieuse des quatre coursiers du quadrige sacré qui évoquent au portail de Saint-Marc le souvenir de l'Hippodrome de Byzance...

Byzance! Venise! Comme ces deux mots fameux s'unissent invinciblement dans la pensée! Que de fois ils se sont fait écho dans la mienne! Mais, plus heureuse que sa sœur impériale, la cité du-

cale a toujours porté le nom dont nous la saluons. Nul vainqueur ne lui en a jamais imposé un autre. Si les églises de Byzance sont devenues les mosquées de Stamboul, les cloches de Venise n'ont jamais tu leurs voix à la voix du muezzin. Saint-Marc a conservé l'éclat de ses mosaïques quand celles de la Sainte-Sagesse disparurent sous le badigeon. Mais, malgré ces destins différents, en vous que de ressemblances, ô Reines des mers étroites, et comme l'esprit va aisément de votre Adriatique à votre Marmara! Comme l'une à l'autre vous vous mêlez à la mémoire de celui qui vous a toutes deux visitées! O caïques de la Corne d'Or! ô gondoles de la Lagune! O pigeons de la Piazetta! ô colombes de l'Atmeïdan! Et toi, Brenta, dont nous redescendons, à présent, comme des marches d'eau, les sages écluses, toi qui mires au

soleil couchant le campanile de Dolo, si pareil à un minaret, toi si molle et si lente en ta campagne ombreuse, comme tu me fais songer aux deux minces rivières des Eaux Douces qui, là-bas, dans la terre d'Europe et dans la terre d'Asie, enfoncent comme les tiens leurs détours cachés où l'on respire, avec l'odeur des feuilles et des herbes, l'air salin de la mer proche, de la mer d'où se lèvera tout à l'heure, ainsi qu'un signe de parenté mystérieuse, le croissant courbe et clair de la lune vénitienne !

MASQUES

A Pierre de Régnier.

Comme il passait devant la porte ouverte de mon jardin, il s'arrêta. Le vieux cheval qu'il tenait par la bride en fit de même et l'antique carriole oscilla sur ses roues branlantes... Je n'étais guère étonné ; on voit tant d'étranges véhicules et de singulières gens sur cette route qui longe la Brenta ! Venise n'est pas loin et Venise attire bien des étrangers. Celui-là était un bizarre bonhomme, long et maigre, et il ressemblait à un pantin démantibulé. D'où venait-il ? Sans doute il était las, car il jetait un regard d'envie sur mon jardin, sur ses belles

perspectives, au fond desquelles se dressait ma villa avec son portique à colonnes, sa façade peinte et ses cheminées en hottes, à la vénitienne. Le pauvre diable, il aurait bien voulu se reposer sous mes ombrages et son cheval était certainement du même avis!

J'allais appeler pour que l'on donnât à l'homme une fiasque de vin et au cheval une botte de foin, quand l'inconnu me salua familièrement. Puis, ayant remis sur sa tête son feutre pelé, il éclata de rire et me cria :

— Eh quoi, signore Ascanio, vous ne me reconnaissez donc point? Il est vrai qu'il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus. A cette époque, vous étiez jeune et moi aussi. Vous ne vous souvenez pas de moi, et cependant j'étais

moucheur de chandelles au théâtre San Samuele que vous fréquentiez assidument. Par le fils de la Vierge! Quel beau seigneur vous faisiez alors! Et turbulent et querelleur! Vous étiez fou de théâtre. Vous siffliez ou vous applaudissiez à outrance. Tout vous passionnait furieusement, et le tragique et le comique, et le chant et la musique! Vous étiez héroïque avec le héros, misérable avec la victime, et toujours du parti de l'amoureux. Je vous vois encore, signore Ascanio, sous le tricorne et la baüta, vous démenant comme un démon!

Il rit de nouveau et continua :

— Mais ce que vous préfériez à tout, en bon Vénitien, c'étaient les masques, les chers masques, les éternels masques, et vous aviez raison, sur mon salut! Ne

sont-ils pas les majuscules enluminées et vivantes d'un alphabet dont nous ne déchiffrons guère les autres lettres, tandis que celles qu'ils figurent nous deviennent lisibles à leur seul aspect? Ne sont-ils pas des signes parlants ? Ah ! les beaux masques ! Ils n'ont qu'à se montrer pour qu'on les sache tout entiers ! Toute la vie s'exprime en eux. Ils en sont la caricature et l'arabesque. Ils sont tous les hommes. Ils sont le paresseux et le gourmand, le lâche et l'orgueilleux, le fanfaron et le rusé. Ils sont Brighella, Pantalon, Truffaldin ou Tartaglia. Et ils sont aussi le fumiste et l'amant, Léandre et Colombine, et le blanc visage de Pierrot vaut le noir museau d'Arlequin !

Il s'était rapproché de la grille et me parlant à travers les barreaux :

— Allons, soyez franc, ne les regrettez-vous pas quelquefois les beaux masques de la Comédie? Ah! je sais bien que vous êtes un sage et que vous vivez à l'écart du monde. Vous avez fermé votre porte aux passants de la route, mais quand vous vous promenez dans vos bosquets, n'entendez-vous jamais dans l'écho le flonflon des violons et le pincement des guitares?... N'avez-vous jamais envie de revoir les beaux masques d'autrefois?

Il avait repris la bride de son vieux cheval et, d'un geste, me montrant sa carriole fermée de rideaux de serge :

— Voyons, signore Ascanio, laissez-moi entrer chez vous. Vous me donnerez quelques tonneaux, des vieilles planches et quelques bouts de chandelles et

je vous montrerai Pantalon et Brighella, Truffaldin et Tartaglia, et Léandre et Arlequin! Tenez, l'occasion est bonne, profitez-en, je les ai là dans ma voiture, non pas comme vous les admiriez jadis, mais réduits à la mesure du souvenir, minuscules et rapetissés. Ah! seigneur Ascanio, les laisserez-vous donc partir, sans leur dire un dernier adieu!

Il avait tiré le rideau et tous les beaux masques étaient bien là, pendus à une tringle. Ils s'alignaient côte à côte, en leurs costumes bizarres, mais leurs attitudes étaient si tristes, si disloquées, si minables, leurs pauvres mines de pantins étaient si lugubres que je me sentis envie de pleurer et que je fis signe au montreur de marionnettes de passer son chemin en lui lançant un sequin d'or qu'il ramassa avec un rire

ironique. Et comme il se baissait pour le ramasser, je vis, à son dos, sous la souquenille en loques, le moignon de deux grandes ailes déplumées.

ÉPIGRAMME VÉNITIENNE

Un vent triste et perfide, ô Venise, a soufflé
Sur le fard pâli de ta joue,
Et la Fortune a fait avec son pied ailé
Plus d'une fois tourner sa roue.

Toi qui voyais jadis, comme un essaim bruyant
Sorti de tes ruches guerrières,
Vers ta riche beauté revenir d'Orient
Les fanaux d'or de tes galères!

Un jour, ne t'es-tu pas, en robe de brocart,
Éblouissant ceux qui t'ont vue,
Assise en ton orgueil et leur offrant leur part,
A ton festin, la face nue?

Puis, sous le masque noir dont le nocturne atour
Parait ta grâce déguisée,
N'as-tu pas invité le Plaisir et l'Amour
A boire à ta coupe irisée?...

Une barque de fruits croise sur le canal
Une gondole lente et close;
Un cyprès noir dans le jardin de l'Hôpital
Dépasse le haut du mur rose;

Un vieux palais sourit à l'angle d'un campo
De sa façade défardée,
Derrière un store jaune d'ocre, un piano
Estropie un air d' « Haïdée »;

Sur la lagune une péotte de Chioggia
Étend sa rouge voile oblique
En attendant le vent subtil et doux qui va
Se lever de l'Adriatique,

Et, Maîtresse des mers, j'évoque un temps lointain,
Venise, où, Reine des rivages,
Tu coiffais d'une conque d'or le front marin
De tes Doges aux durs visages!

TABLE

	Pages
FRONTISPICE	5
L'ENCRIER ROUGE	7
L'ILLUSION	35
LA CLÉ	39
LE JARDIN BIZARRE	45
LE PORTRAIT	51
LES ZATTERE	55
L'ÉLÉPHANT	59
LA TASSE	67
L'ÉCRITOIRE	73
LE TRAGHETTO	77
LA BELLE DAME	81
LE CAPRICE DE BETTINE	87
LA COMMEDIA	91
LE STRATAGÈME	99

Pages

PALAIS A VENDRE 111
LE PEINTRE 119
LE NAIN 123
IL PALAZZO 129
LE FELZE 135
L'HIVER 143
CONVALESCENCE 147
LA BRENTA 151
MASQUES 163
ÉPIGRAMME VÉNITIENNE 171

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le trente juin mil neuf cent vingt
par
L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE
A ORLÉANS
pour le
MERCVRE DE FRANCE

PQ 2635 E34E8
Régnier, Henri François Joseph de
Esquisses vénitiennes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY